

LE SOSIE DE MADAME JUSTESSE

HOULATA

Roman

Mamadou Lamarana Barry

HOULATA ou LE SOSIE DE MADAME JUSTESSE.

Le combat sur un terrain miné !

Roman

Mlbypremier1@gmail.com

Table des matières :

Avant Propos :

Chapitre I : La vengeance du magistrat.

**Chapitre II : Le veau ne se trompe jamais de
mamelle !**

Chapitre III : Pris à son propre piège.

Chapitre IV : L'incendie de Tadi.

Chapitre V : Pour boire de l'eau propre, il faut assainir la source.

Chapitre VI : Une escroquerie de masse.

Chapitre VII : Jamais sur le ban de touche.

Chapitre VIII : L'affaire Bakola et Mouraga.

Chapitre IX : Houlata et la secte des sorciers.

Chapitre X : Des lèvres d'un sage, chaque histoire vaut un conseil.

Écriture,

Arme léguée par mes ancêtres,

Epée talon d'Achille des sculpteurs de ma liberté,

Par toi, je mènerai une guerre sans fin,

Contre ceux qui s'empennent à l'humanité,

Contre ceux qui enterrent la fraternité,

Contre ceux qui fracassent la tête de mon frère,

Qui arguent en suite qu'ils sont nos protecteurs,

Écriture, éternelle témoins de mon combat,

Aux émissaires de la déstabilisation,

Je déclare solennellement la guerre !

Avant Propos :

Depuis mon enfance, j'ai toujours nourri une passion profonde pour la lecture, l'écriture et la littérature en général. Très tôt déjà, je passais des heures assis au bord des routes poussiéreuses de Hafía, ce quartier populaire de la commune de Dixinn, griffonnant sur le sable des mots, des idées, des rêves, parfois sans véritable sens, mais toujours guidé par une force intérieure difficile à expliquer.

À cette époque, je ressemblais sans doute à ce que certains appelleraient un enfant abandonné à lui-même. Pourtant, avec le recul, je considère cette période comme une richesse. Car c'est dans cette simplicité, presque dans cette errance, que j'ai découvert ce qui allait devenir ma véritable voie : l'écriture. Elle s'est imposée à moi comme une évidence, une nécessité, un souffle vital.

Je me souviens qu'au collège déjà, j'osais me définir comme un « littéraire », un mot que j'empruntais avec naïveté aux univers fantastiques qui me faisaient rêver. Mais derrière cette audace enfantine se cachait une conviction profonde : celle d'appartenir au monde des mots, des idées et des émotions. Aujourd'hui encore, je suis fier de me reconnaître comme un homme de culture, un passionné d'art, capable de puiser en lui-même des mots à la fois doux et tranchants, capables, je l'espère, de toucher et d'éveiller.

Le combat pour la justice est au cœur de mon engagement. C'est un combat que je mène à travers mes écrits, inspiré par ceux qui m'ont précédé : Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Victor Hugo ou encore Charles Baudelaire. À leur image, je crois que les mots peuvent être des armes, des outils de transformation, des leviers pour dénoncer et reconstruire.

À travers ce roman, je vous invite à découvrir l'histoire de Houlata. Bien que nourrie d'éléments réels, cette histoire reste une œuvre de fiction : les noms, les lieux et certains événements ont été modifiés afin de servir la cohérence du récit et sa portée littéraire. Mais au-delà de la fiction, elle reflète une réalité bien présente dans nos sociétés.

Nous vivons aujourd'hui une époque charnière. Entre ceux qui aspirent au changement et ceux qui s'accrochent à leurs privilèges, entre ceux qui se battent pour le bien commun et ceux qui exploitent les plus faibles, notre société est traversée par des tensions profondes. Dans de nombreuses régions, notamment rurales, l'ignorance des droits et des devoirs laisse place à des abus de pouvoir, à l'injustice, à la corruption et à l'arbitraire.

À travers le parcours de Houlata, j'ai voulu mettre en lumière le combat d'un homme déterminé, prêt à affronter les obstacles les plus rudes pour défendre la justice et protéger les siens. Un combat parfois réaliste, parfois symbolique, mais toujours guidé par une foi inébranlable en la vérité.

L'écriture est pour moi bien plus qu'un simple moyen d'expression. Elle est une arme, un refuge, une mission. Par elle, j'aspire à éveiller les consciences, à toucher les cœurs, à raviver l'amour et la solidarité. Je veux croire que mes mots peuvent, ne serait-ce qu'un instant, changer une vie, redonner espoir ou inspirer le courage.

Si, quelque part dans le monde, une seule personne trouve dans ces pages la force de se relever, de se battre ou de croire en la justice, alors mon combat n'aura pas été vain.

La littérature est, et restera toujours, ma vie.

Je dédie ce livre à mon père Thierno Younoussa et à ma mère Fatoumata Saran Koullé Barry !

Chapitre I : La vengeance du magistrat

Un vent froid, tranchant comme une lame, balayait la gare routière de Tangué ce matin-là. Un brouillard dense enveloppait les lieux, avalant silhouettes et objets dans une blancheur presque irréelle. Le silence, lourd et pesant, semblait parfois plus assourdissant que le tumulte habituel des voyageurs.

Après deux longs jours de trajet, Houkata posa enfin le pied à terre. Autour de lui, la vie reprenait lentement : moteurs grondants, voix fatiguées, porteurs de bagages s'affairant entre les véhicules encore couverts de boue. Les boutiques, fermées, attendaient l'ouverture du jour.

Des gouttes d'eau glissaient des toitures comme si les maisons elles-mêmes transpiraient sous l'effet du froid.

Les animaux, figés par la fraîcheur, semblaient retenir leur souffle. Seules quelques cigognes, immobiles et fières, défiaient le vent, battant lentement des ailes comme pour affirmer leur domination sur cet univers gelé.

Tangué, nichée au cœur de montagnes verdoyantes, était une terre de traditions et de contrastes. Ici vivaient les Tanguenkés, un peuple attaché à ses valeurs de solidarité, de paix et d'hospitalité. Un peuple où les anciens, gardiens de la sagesse, dictaient encore le rythme de la vie.

À peine descendu du véhicule, Houlata inspira profondément. — Ah... Tangué. Ta fraîcheur ne change jamais, murmura-t-il avec un sourire.

— Et elle ne changera pas de sitôt, répondit une voix féminine derrière lui.

Il se retourna. Une femme, emmitouflée dans un pagne épais, l'observait avec curiosité.

— Vous venez d'arriver ? demanda-t-elle. — Oui. Après une longue absence. — Alors vous devez être Thierno Houlata...

Il haussa légèrement les sourcils. — On parle donc encore de moi ici ?

La femme esquissa un sourire. — Votre réputation vous précède.

Ils échangèrent quelques mots, puis chacun reprit son chemin. Houlata se dirigea vers le quartier Sud, où vivait Karamoko, son ami de longue date.

Trois jours passèrent.

Houlata avait déjà repris ses habitudes, renouant avec ses connaissances, tissant à nouveau les fils de son réseau. Il savait qu'à Tangué, comme ailleurs, la réputation ne se construisait pas seulement par les actes, mais aussi par les relations.

Ce lundi matin-là, alors qu'il revenait du marché de Gnamalo, un homme l'attendait devant sa concession.

— Kaou... dit l'homme d'une voix hésitante.

Houlata s'arrêta net. — Boucaro ? C'est bien toi ?

L'homme s'approcha. Son visage portait les traces de la fatigue et de l'inquiétude.

— Kaou, j'ai besoin de vous... je suis perdu.

Ils s'assirent à l'ombre d'un avocatier.

— Parle, dit calmement Houlata.

Boucaro inspira profondément. — Cela fait vingt-sept jours que je suis ici. Mon frère est en prison. Tout ça à cause d'un différend avec Modi Diossira. Il m'a pris un veau... et quand j'ai réclamé mon bien, il a porté plainte contre nous.

— Et les autorités ?

— Elles sont contre nous. On dit même que de l'argent a circulé...

Un silence lourd s'installa.

Houlata se leva brusquement. — Allons voir le juge.

Le tribunal de Tangué se dressait à l'écart du tumulte de la ville. Un bâtiment ancien, témoin d'une époque révolue, où la justice semblait parfois aussi fragile que ses murs.

Le juge les reçut avec un sourire mesuré.

Après avoir écouté leur récit, il déclara : — Cette affaire m'intéresse... surtout dans le contexte actuel.

Houlata fronça les sourcils. — Quel contexte ?

Le juge soupira. — Disons que je ne suis plus en bons termes avec l'administration locale.

Malgré cela, il leur donna des instructions précises.

Mais Houlata, guidé par son instinct, décida de commencer autrement.

— Nous allons d'abord voir le préfet.

Le préfet les reçut rapidement. Mais à peine le nom du juge fut prononcé que son visage se crispa.

— Ce juge ? Méfiez-vous de lui. Il n'est pas ce qu'il prétend être.

Houlata resta impassible. — Nous irons tout de même le voir.

À la gendarmerie, l'accueil fut tout aussi tendu.

— Cette affaire est délicate, déclara le commandant. Il faut du temps.

— Vingt-sept jours de détention, ce n'est plus du temps. C'est une injustice, répondit Houlata.

Puis il ajouta calmement : — Nous irons voir le juge.

Comme il l'avait pressenti, le commandant s'y rendit avant eux.

Lorsqu'Houlata et Boucaro arrivèrent, ils trouvèrent les deux hommes déjà en pleine discussion.

— Parfait, dit le juge. Nous parlions justement de votre affaire.

— Mon frère est détenu depuis vingt-sept jours, affirma Boucaro.

Le juge se tourna vers le commandant, le regard dur. — Est-ce vrai ?

— Oui... mais...

— Il n'y a pas de "mais".

La tension monta d'un cran.

— Enlevez votre uniforme, ordonna le juge.

Le silence tomba brutalement.

Gêné, mal à l'aise, Houlata intervint : — Monsieur le juge, nous ne sommes pas ici pour humilier, mais pour rétablir la justice.

Le juge le fixa, puis se rassit lentement.

— Vous avez raison.

Il reprit d'une voix ferme : — Faites libérer immédiatement le détenu.

Quelques heures plus tard, le frère de Boucaro était libre.

La justice venait, pour une fois, de triompher.

Mais ce n'était que le début.

— Dans trois jours, annonça le juge, nous irons à Namadi. Et cette affaire sera jugée publiquement.

Houlata hocha la tête.

Il savait déjà que ce jugement dépasserait largement une simple affaire de bétail.

Ce serait un affrontement.

Entre justice et pouvoir.

Entre vérité et manipulation.

Et il était prêt.

Chapitre II : Le veau ne se trompe jamais de mamelle

Sous la petite case dressée dans la cour du sous-préfet, toutes les parties prenantes avaient pris place. Un vent chaud soufflait paresseusement, soulevant par moments la poussière ocre du sol. L'atmosphère était lourde, chargée d'attente et de curiosité.

Le juge était arrivé depuis peu, accompagné d'une délégation composée de représentants de l'administration : un envoyé de la préfecture, un officier de gendarmerie, ainsi que plusieurs notables. Leur présence donnait à l'événement une importance particulière.

— Monsieur le sous-préfet, déclara le juge d'un ton ferme, faites annoncer à la population que nous allons rendre un jugement public. Que tout le monde se rassemble sur la place du marché.

Le choix du jour n'était pas anodin. À Namadi, le samedi était jour de marché. Des habitants venus de villages voisins affluaient déjà, transformant ce lieu en un carrefour vivant et bruyant. Très vite, la nouvelle se répandit : un procès allait se tenir en public.

Peu à peu, une foule dense se forma autour du terrain désigné. Les murmures s'entremêlaient, les regards se croisaient, chacun cherchant à comprendre l'enjeu de cette étrange audience.

Au centre du terrain, attaché à une corde, se tenait un jeune veau. De part et d'autre, deux vaches étaient maintenues par leurs propriétaires respectifs. L'une appartenait à Thierno Boucaro, l'autre à Modi Diossira.

Lorsque tout le monde fut en place, le juge s'avança.

— Habitants de Namadi, sages et notables, commença-t-il d'une voix claire, nous sommes réunis ici pour trancher un litige opposant deux hommes autour de la propriété de ce veau.

Un silence respectueux s'installa.

— Plutôt que de nous appuyer uniquement sur des paroles, nous allons laisser la vérité s'exprimer d'elle-même.

Un frisson parcourut l'assemblée.

— Détachez le veau, ordonna-t-il à un gendarme.

L'homme s'exécuta. Il maintint l'animal quelques secondes, puis relâcha la corde.

Aussitôt libéré, le veau hésita à peine avant de courir vers l'une des vaches. Il s'y blottit et commença à téter avec empressement.

Un murmure d'étonnement traversa la foule.

— Ramenez-le, dit calmement le juge.

Le veau fut replacé au centre.

— Nous allons recommencer.

Une deuxième fois, l'animal fut relâché. Et une deuxième fois, sans hésitation, il rejoignit la même vache.

Les murmures devinrent plus insistants.

— Une dernière fois, annonça le juge. Et cette fois, le résultat sera définitif.

Le souffle collectif semblait suspendu.

Le gendarme lâcha la corde.

Comme guidé par une force invisible, le veau se précipita vers la même nourrice, retrouvant sans erreur celle qui lui donnait la vie.

Cette fois, la réaction fut immédiate.

— C'est celle de Boucaro ! cria quelqu'un. — Oui ! C'est sa vache ! reprit la foule à l'unisson.

Le juge leva la main pour rétablir le calme.

— Vous avez tous été témoins, dit-il. La vérité ne s'impose pas toujours par la force, mais elle finit toujours par se révéler.

Il se tourna vers Modi Diossira.

— Acceptez-vous ce verdict ?

L'homme, visiblement accablé, baissa les yeux.

— Oui, monsieur le juge... j'accepte.

— Vous avez un délai légal de quinze jours pour faire appel, poursuivit le juge. Passé ce délai, toute contestation sera considérée comme un refus d'exécuter une décision de justice, et sera sanctionnée.

Modi Diossira hocha la tête en silence.

La femme de Boucaro détacha sa vache, le veau à ses côtés. Son visage exprimait à la fois le soulagement et la fierté. Autour d'elle, certains souriaient, d'autres commentaient encore la scène avec admiration.

Peu à peu, la foule se dispersa, chacun retournant à ses activités.

Mais les esprits, eux, restaient marqués.

— Si seulement tous les procès étaient ainsi... murmura un vieil homme en s'éloignant.

De retour sous la case du sous-préfet, le juge fit appeler Modi Diossira une dernière fois.

— Cette affaire aurait pu être réglée simplement, dit-il. Mais elle a mobilisé des moyens, déplacé des hommes et perturbé la paix sociale.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Vous êtes condamné à payer une amende de trois cent mille francs pour couvrir les frais engagés.

Le coup fut dur.

Sans protester, l'homme se leva, alla chercher la somme et la remit au juge. Son pas était lourd, son regard fuyant. La honte pesait sur ses épaules comme un fardeau invisible.

Car lorsque la justice est rendue avec éclat, l'injustice ne trouve plus d'abri.

Le soleil déclinait déjà lorsque la délégation se prépara à repartir vers Tangué. Les adieux furent brefs, mais empreints de respect.

— Ce que vous avez fait aujourd'hui restera dans les mémoires, dit Houlata au juge.

Ce dernier esquissa un léger sourire.

— La justice doit être vue pour être comprise.

Le véhicule démarra, soulevant un nuage de poussière sur la route.

Houlata resta un moment immobile, observant l'horizon.

Il savait que ce jugement n'était pas qu'un simple règlement de conflit.

C'était un message.

Un avertissement.

Et peut-être... le début de quelque chose de plus grand.

Chapitre III : Pris à son propre piège

La nuit était tombée depuis longtemps déjà, et pourtant, dans tout le village, personne ne dormait. Une agitation inhabituelle avait envahi les ruelles, les concessions, les regards. Tous cherchaient le même homme.

Manga.

Son nom circulait de bouche en bouche, chargé de colère, d'incompréhension et d'inquiétude. À cause de lui, tout un village se retrouvait plongé dans une situation absurde et humiliante : hommes, femmes et jeunes étaient retenus dans une cellule improvisée du commissariat central de Ouara.

Tout avait commencé ce matin-là.

Comme à son habitude, Manga s'était rendu à son enclos, derrière sa concession, pour vérifier l'état de ses bêtes. Il venait d'acheter, quelques jours plus tôt, une jeune vache à un berger du village voisin de Samiri. Il l'appelait affectueusement « sa princesse ».

Mais ce matin-là, l'enclos était vide.

D'abord surpris, il pensa que l'animal s'était simplement détaché pour aller paître non loin. Cela arrivait parfois. Mais après plusieurs minutes de recherche, son inquiétude grandit. Aucun signe de la vache.

Son cœur se mit à battre plus vite.

Sans perdre de temps, il prit la direction de Samiri. Une idée s'était imposée à lui : l'animal avait peut-être retrouvé son ancien foyer.

Arrivé aux abords du village, il aperçut une vache qui ressemblait en tout point à la sienne. Sans réfléchir davantage, il s'approcha, passa une corde autour de son cou et l'attacha à un manguier.

Mais il ignorait qu'un enfant avait observé toute la scène.

En quelques minutes, le garçon alerta le chef du village, Modi Samilou.

Lorsque celui-ci arriva sur les lieux, il ne prit pas le temps de discuter. Il détacha immédiatement l'animal.

C'est à cet instant que Manga revint.

— Si tu touches encore à cette vache, je t'attache à sa place ! lança-t-il, hors de lui.

— Essaie donc, répondit calmement le vieil homme.

La tension monta d'un cran.

Aveuglé par la colère, Manga fit demi-tour, revint avec une corde... et passa à l'acte.

Il lia les mains du chef du village.

Le silence qui suivit fut lourd.

Puis le cri d'alerte de l'enfant déchira l'air.

En quelques instants, les habitants accoururent.

Manga comprit alors l'ampleur de son geste.

La peur le saisit.

Avant même que la foule ne puisse réagir, il s'enfuit.

Humilié, mais déterminé, Modi Samilou refusa catégoriquement qu'on le libère sur place.

— Cette corde ne sera enlevée que devant le sous-préfet, déclara-t-il.

Et c'est ainsi qu'il se rendit à Namadi, accompagné de ses fils.

À leur arrivée, le sous-préfet, outré par le récit, entra dans une colère noire.

— Un chef de village attaché comme un vulgaire criminel ? C'est inadmissible !

Sans chercher à approfondir davantage, il donna un ordre brutal :

— Que tous les habitants de ce village soient arrêtés. Tous !

L'ordre fut exécuté.

En quelques heures, Samiri fut vidé de ses habitants valides. Tous furent entassés dans une cellule étroite, attendant un jugement dont ils ignoraient tout.

Pendant ce temps, deux groupes de jeunes partirent à la recherche de Manga.

Mais lui avait déjà pris la fuite.

Son instinct l'avait conduit vers Tangué.

Une seule personne pouvait l'aider.

Houlata.

Après plusieurs heures de marche à travers sentiers et collines, épuisé, couvert de poussière et de sueur, Manga atteignit enfin la concession de son ami.

Il frappa.

— Entre ! lança une voix de l'intérieur.

C'était lui.

Houlata.

À sa vue, Manga sentit un poids quitter ses épaules.

— Mon frère... je suis perdu.

Houlata l'observa attentivement.

— Calme-toi. Raconte-moi.

Manga expliqua tout. Mais sa version était confuse, incomplète, teintée de peur.

Houlata échangea un regard avec l'homme assis à ses côtés.

Le commandant Karaman.

— Nous ne pouvons pas agir sur de simples paroles, déclara calmement Houlata. Nous devons vérifier.

Il se leva.

— Nous partons pour Namadi.

Le voyage fut long et éprouvant. La nuit tomba en chemin, mais ils continuèrent.

À mi-parcours, ils firent halte chez un vieil homme respecté, Alahadji Maoudho. Après avoir bu de l'eau fraîche et reçu sa bénédiction, ils reprirent la route.

Lorsque Manga et Houlata arrivèrent à Namadi, il faisait nuit.

Ils passèrent brièvement chez le sous-préfet, sans aborder le fond du problème.

Le vrai face-à-face aurait lieu le lendemain.

À l'aube, la ville était déjà en effervescence.

Tous s'étaient rassemblés dans un bâtiment appelé « la permanence ». Une sorte de tribunal improvisé.

Lorsque Houlata entra, tous les regards se tournèrent vers lui.

Le silence s'installa.

Le sous-préfet lui fit signe d'approcher et lui expliqua la situation.

Houlata écouta attentivement.

Puis, calmement, il posa une seule question :

— Pourquoi avoir arrêté tout un village pour la faute d'un seul homme ?

Un murmure parcourut la salle.

La question venait de tomber.

Comme un défi.

Et cette fois, la vérité ne pourrait plus être évitée.

Chapitre IV : L'incendie de Tadi

Le soleil n'était pas encore à son zénith que déjà une rumeur inquiétante traversait les ruelles poussiéreuses de Tadi. Une agitation inhabituelle s'emparait du village, comme si l'air lui-même portait les prémices d'un drame.

Tout avait commencé par une fumée.

Fine d'abord. Presque invisible.

Puis plus dense.

Plus noire.

Plus menaçante.

À l'extrémité nord du village, une case venait de prendre feu.

— Au feu ! Au feu ! cria une voix affolée.

En quelques secondes, les cris se propagèrent comme une traînée de poudre. Les femmes abandonnèrent leurs mortiers, les hommes accoururent des champs, les enfants, effrayés, se réfugièrent derrière les concessions.

Le feu, lui, n'attendait pas.

Il grandissait.

Il dévorait.

Le vent, complice invisible, attisait les flammes qui sautaient d'un toit à l'autre, avalant les cases de paille avec une voracité effrayante.

Des seaux d'eau circulaient de main en main, mais l'effort semblait dérisoire face à la violence de l'incendie.

— Sauvez ce que vous pouvez ! hurla un vieil homme.

Très vite, la situation devint incontrôlable.

Les flammes engloutissaient tout : les réserves de nourriture, les vêtements, les souvenirs d'une vie entière.

Des femmes pleuraient. Des hommes criaient. Des enfants tremblaient.

Tadi brûlait.

Lorsque la nouvelle parvint à Namadi, elle provoqua un choc.

Houlata, qui se trouvait encore sur place après les événements de la veille, se redressa brusquement.

— Tadi ? Un incendie ?

Sans attendre, il se mit en route.

À son arrivée, le spectacle était apocalyptique.

Des colonnes de fumée s'élevaient encore dans le ciel. Le sol était noirci, les cases réduites en cendres. Une odeur âcre flottait dans l'air.

Les habitants, assis à même le sol, regardaient les débris de ce qui avait été leur vie.

Houlata observa longuement la scène.

Puis il parla.

— Ce feu... n'est pas un simple accident.

Les regards se tournèrent vers lui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda un homme.

Houlata s'avança de quelques pas.

— Regardez autour de vous. Le feu a commencé à un point précis. Et il s'est propagé trop vite... trop stratégiquement.

Un silence s'installa.

L'idée faisait son chemin.

— Tu penses à un acte volontaire ? demanda une femme, la voix tremblante.

Houlata hochait lentement la tête.

— Oui.

L'information se répandit rapidement.

Un incendie criminel.

Le mot était lâché.

Et avec lui, la peur.

Mais aussi la colère.

Très vite, les soupçons commencèrent à émerger. Certains évoquaient de vieilles rivalités. D'autres parlaient de conflits fonciers, de jalousies, de règlements de comptes.

Dans un coin, un homme s'approcha de Houlata.

— J'ai vu quelqu'un, dit-il à voix basse.

— Qui ?

L'homme hésita.

— Je ne suis pas sûr... mais il rôdait autour des cases avant que le feu ne commence.

— Tu peux l'identifier ?

— Oui.

Houlata comprit alors que l'affaire prenait une tournure bien plus grave.

Dans l'après-midi, les autorités arrivèrent sur les lieux.

Le sous-préfet, accompagné de gendarmes, inspecta les dégâts.

— C'est une catastrophe... murmura-t-il.

Mais Houlata intervint :

— Ce n'est pas seulement une catastrophe. C'est un crime.

Le sous-préfet le fixa.

— As-tu des preuves ?

— Pas encore. Mais j'ai un témoin.

Le regard du sous-préfet changea.

— Alors nous allons ouvrir une enquête.

Le témoin fut entendu.

Ses paroles étaient hésitantes, mais cohérentes.

Il décrivit un homme, vu à plusieurs reprises autour des habitations peu avant le drame.

Un nom fut évoqué.

Un nom que certains reconnurent immédiatement.

Le silence devint pesant.

— Faites venir cet homme, ordonna le sous-préfet.

Lorsque le suspect fut présenté, l'atmosphère se tendit brusquement.

Tous les regards étaient fixés sur lui.

L'homme nia.

— Je n'ai rien fait !

Mais son regard fuyait.

Sa voix tremblait.

Houlata l'observait en silence.

— Où étais-tu au moment de l'incendie ? demanda-t-il.

— Chez moi.

— Qui peut le confirmer ?

L'homme hésita.

Trop longtemps.

Ce simple silence pesa plus lourd que n'importe quelle réponse.

La tension monta.

Certains habitants, encore sous le choc, commencèrent à s'agiter.

— C'est lui ! cria quelqu'un. — Qu'il avoue ! — Qu'il paie !

La foule était prête à basculer.

Mais Houlata leva la main.

— La justice ne se rend pas dans la colère.

Le calme revint progressivement.

— Nous devons prouver. Pas accuser sans fondement.

Le sous-préfet acquiesça.

— Il sera placé en détention le temps de l'enquête.

Les gendarmes s'approchèrent.

Cette fois, l'homme ne résista pas.

Le soir tomba sur un village meurtri.

Les flammes avaient disparu.

Mais leurs traces resteraient longtemps.

Houlata se tenait debout, face aux ruines.

Il savait que ce feu n'était pas seulement un incendie.

C'était un signal.

Un avertissement.

Quelque chose de plus profond était en train de se jouer.

Et il venait à peine d'en voir les premières étincelles.

Chapitre V : Le prix de la vérité

Les jours qui suivirent l'incendie de Tadi furent lourds et silencieux. Le village, encore marqué par les flammes, tentait lentement de se relever. Les cendres refroidissaient, mais les blessures, elles, restaient vives.

Sous un grand fromager, devenu lieu de rassemblement provisoire, les habitants se réunissaient chaque matin. On y parlait reconstruction, entraide... mais aussi justice.

Car une question brûlait toutes les lèvres :

Qui avait mis le feu à Tadi ?

Le suspect arrêté avait été transféré à la brigade de Namadi. Depuis, les interrogatoires se succédaient, sans résultat concret. L'homme persistait dans le déni, malgré les incohérences de son récit.

— Je n'ai rien fait, répétait-il inlassablement.

Mais la pression montait.

Au sein du village, les esprits s'échauffaient. Certains réclamaient une punition immédiate, d'autres doutaient encore.

Houlata, lui, observait.

Il écoutait.

Il attendait.

Un matin, il convoqua le témoin principal.

— Tu es sûr de ce que tu as vu ? demanda-t-il calmement.

L'homme hésita.

— Je... oui... enfin... je crois.

Houlata fronça légèrement les sourcils.

— Tu crois... ou tu es sûr ?

Le silence s'installa.

— La vérité ne supporte pas l'hésitation, reprit-il. Soit tu as vu, soit tu n'as pas vu.

Le témoin baissa les yeux.

— J'ai vu quelqu'un... mais je ne peux pas affirmer que c'était lui.

Ces mots tombèrent comme un coup de tonnerre.

Tout reposait sur ce témoignage.

Et il venait de vaciller.

Dans l'après-midi, une réunion fut organisée en présence du sous-préfet, des notables et des représentants des villages voisins.

Le dossier fut exposé.

Les témoignages relus.

Les faits analysés.

Mais plus on avançait, plus le doute s'installait.

— Nous ne pouvons pas condamner un homme sur des suppositions, déclara le sous-préfet.

Un murmure parcourut l'assemblée.

— Et les victimes ? lança une femme. Qui rendra justice à ceux qui ont tout perdu ?

Le débat s'enflamma.

— Il faut un coupable ! — Oui, quelqu'un doit payer ! — Sinon, cela recommencera !

La tension monta dangereusement.

Houlata se leva lentement.

Le silence se fit.

— Écoutez-moi.

Sa voix était calme, mais ferme.

— La justice n'est pas la vengeance.

Il marqua une pause.

— Si nous condamnons un innocent, nous devenons nous-mêmes injustes. Et alors... quelle différence entre nous et celui que nous accusons ?

Personne ne répondit.

— Je comprends votre douleur, continua-t-il. Je la partage. Mais la justice exige plus que la colère. Elle exige des preuves.

Il se tourna vers le sous-préfet.

— Libérez cet homme.

Un choc.

— Quoi ? s'exclama quelqu'un. — Tu veux le laisser partir ? — Et s'il est coupable ?

Houlata ne céda pas.

— S'il est coupable, la vérité finira par le rattraper. Mais aujourd'hui, nous n'avons pas le droit de le condamner.

Le sous-préfet hésita.

Puis, lentement, il acquiesça.

— Très bien. Il sera libéré... faute de preuves suffisantes.

La décision fut difficile à accepter.

Certains quittèrent la réunion avec colère. D'autres restèrent silencieux, plongés dans leurs pensées.

Le suspect, lui, fut relâché.

Mais son regard trahissait quelque chose.

Un trouble.

Une peur.

Comme si, au fond de lui, il savait que cette liberté n'était que provisoire.

Le soir venu, Houlata s'éloigna du village.

Il marcha longtemps, seul, jusqu'à atteindre une colline surplombant Tadi.

Devant lui, les ruines encore visibles semblaient murmurer leur douleur.

— La vérité a un prix, murmura-t-il.

Et ce prix, il venait de le payer.

Celui de l'incompréhension.

Du doute.

Et parfois... de la solitude.

Mais il le savait.

Sans vérité, il n'y a pas de justice.

Et sans justice... aucun peuple ne peut tenir debout.

Au loin, une silhouette l'observait.

Immobile.

Silencieuse.

Puis elle disparut dans l'obscurité.

L'histoire... était loin d'être terminée.

Chapitre VI : L'ombre finit toujours par parler

Les jours passaient, mais le calme n'était qu'une illusion.

À Tadi, les habitants tentaient de reconstruire leurs cases, leurs vies, leurs espoirs. Les gestes étaient mécaniques, les regards absents. L'incendie avait laissé des traces invisibles, plus profondes que les cendres encore visibles sur le sol.

Mais une question persistait.

Sans réponse.

Sans justice.

Houlata, lui, n'avait pas abandonné.

Depuis la libération du suspect, il sentait que quelque chose lui échappait. Une incohérence, un détail oublié, une vérité dissimulée derrière les apparences.

Il reprit l'enquête.

Seul.

Sans bruit.

Sans annonce.

Il interrogea à nouveau les habitants, observa les lieux, reconstitua les déplacements de chacun le jour de l'incendie.

Et peu à peu... un schéma apparut.

Un nom revenait.

Toujours le même.

Mais jamais directement.

Toujours évoqué à demi-mot.

Avec prudence.

Avec peur.

— Pourquoi personne ne veut en parler clairement ? demanda Houlata à un vieil homme.

Celui-ci regarda autour de lui avant de répondre à voix basse :

— Parce que certains hommes sont plus dangereux que le feu lui-même.

Cette nuit-là, Houlata ne dormit pas.

Assis sous le ciel étoilé, il repassait chaque détail dans son esprit.

Puis soudain...

Une idée.

Simple.

Mais décisive.

— Et si le feu n'était pas le véritable objectif ?

Le lendemain, il se rendit à l'endroit où l'incendie avait commencé.

Il observa attentivement.

Les traces.

La disposition des cases.

La direction du vent ce jour-là.

Puis il comprit.

Le feu avait été déclenché à un point stratégique.

Un point précis.

Pas pour brûler tout le village...

Mais pour atteindre quelque chose.

Ou quelqu'un.

Houlata se redressa brusquement.

— Ce n'était pas un incendie... c'était un message.

Dans l'après-midi, il convoqua discrètement le sous-préfet.

— J'ai besoin que vous me fassiez confiance, dit-il.

— Je t'écoute.

— Il faut organiser une nouvelle réunion. Mais cette fois... différemment.

Le sous-préfet fronça les sourcils.

— Que prépares-tu ?

Houlata répondit simplement :

— La vérité.

Le lendemain, toute la population fut à nouveau réunie.

L'ambiance était tendue.

Les regards méfiants.

Le souvenir de la dernière réunion encore présent dans tous les esprits.

Houlata s'avança.

— La dernière fois, nous avons cherché un coupable.

Il marqua une pause.

— Aujourd'hui... nous allons chercher la vérité.

Un silence s'installa.

— Le feu n'était pas destiné à détruire tout le village.

Des murmures parcoururent la foule.

— Il visait une cible précise.

Tous retenaient leur souffle.

— Une case.

Une seule.

Les regards commencèrent à se croiser.

L'inquiétude grandissait.

— La case de... déclara Houlata en se tournant lentement vers un homme dans l'assemblée.

L'homme pâlit.

— Non... ce n'est pas vrai...

Houlata s'approcha.

— Tu savais que cette case contenait quelque chose de précieux.

— Je... je ne vois pas de quoi tu parles...

— Tu savais qu'on y gardait des documents.

Le silence devint total.

— Des documents qui pouvaient te compromettre.

Un frisson parcourut l'assemblée.

— Tu n'as pas voulu brûler le village.

Il s'arrêta juste devant lui.

— Tu as voulu effacer des preuves.

L'homme recula.

— Ce n'est pas moi !

Mais sa voix tremblait.

Ses mains aussi.

— Alors explique-nous pourquoi tu étais le seul à connaître l'existence de ces documents... et pourquoi tu as été vu à proximité juste avant l'incendie.

Le piège se refermait.

Lentement.

Inexorablement.

L'homme tomba à genoux.

— J'avais peur... murmura-t-il.

Un choc traversa la foule.

— J'avais peur que tout soit découvert... que ma vie soit détruite...

— Alors tu as préféré détruire celle des autres ? répondit Houlata, le regard dur.

Des larmes coulaient sur le visage du coupable.

— Je ne voulais pas que ça aille aussi loin... le feu a échappé à mon contrôle...

Le sous-préfet fit un signe aux gendarmes.

— Arrêtez-le.

Cette fois, il ne protesta pas.

Il ne nia pas.

Il se laissa emmener.

Un silence lourd s'abattit sur l'assemblée.

Puis, lentement, les regards se tournèrent vers Houlata.

— Tu avais raison... murmura quelqu'un.

Mais Houlata ne répondit pas.

Il regardait au loin.

Grave.

Pensif.

— La vérité finit toujours par sortir de l'ombre, dit-il enfin.

Il se tourna vers la foule.

— Mais souvenez-vous de ceci : ce n'est pas seulement le crime qui détruit une société...

Il marqua une pause.

— C'est le silence qui le protège.

Le vent se leva doucement.

Comme pour emporter avec lui les derniers secrets.

Mais Houlata le savait.

Ce combat...

n'était jamais vraiment terminé.

Chapitre VII : Jamais sur le banc de touche !

À Bhoundou les jours s'enchaînaient à leur rythme habituel. Les temps étaient à la fois différents et similaires. Le passage des eaux et forêts n'était plus qu'une histoire ancienne,

bien que beaucoup de zones d'ombres en étaient restés. Les gens se posaient des questions sur les circonstances de leur départ précipité.

Des mois passèrent et la saison du soleil s'avancit progressivement vers sa fin. La vie avait repris son cours normale, le vent de l'humidité commençait petit à petit à souffler parmi les paysages verts et jaunes de Bhoundou.

Cependant, le calme rétabli, les escroqueries arrêtées et le sourire des populations ne semblait pas faire l'unanimité. Certains avaient pris cette histoire comme une défiance de la part de celui qui avait eut l'audace de la provoquée.

En effet, les jours qui ont suivis le départ des eaux et forêts, les interrogations continuaient sans arrêts sur les causes réelles de cet imprévu. A Namadi, le sous-préfet continuait sans arrêt à enquêter pour trouver cette personne si mystérieuse.

Mais la réponse allait lui venir de Tangué. En fait, après l'arrivée des agents à Tangué, Djiba, chef adjoint de l'équipe s'était rendu auprès du préfet pour avoir des informations détaillées sur la raison qui avait précipité la fin de la mission, car il estimait que cette affaire était assez bien planifiée pour souffrir d'un quelconque obstacle.

C'est de là qu'on avait appris ce qui s'était réellement passé. Pourquoi la mission avait été censurée à l'heure où elle était en pleine effervescence?

Le préfet n'eut pas de difficultés à lui expliquer la petite histoire qu'il avait vécu avec Houlata. C'est ainsi qu'il comprit où se trouvait le défaut du plan qu'ils avaient établi : Ils n'avaient pas prévu l'existence d'un certain Houlata sur leur chemin.

Le préfet ne manqua pas de le dissuader de tenter quelconque manœuvre contre Houlata, allant même jusqu'à lui assurer que s'il s'y adonnait, il risquait de le payer très chère.

Mais au sortir de son entretien informatif avec le préfet, Djiba, sous le coup de sa colère, jura de faire regretter à ce fameux Houlata, son audace et son arrogance. Sur place, il conclut avec Amara de se rendre à Namadi, déterminer à se venger.

À l'aube le lendemain, il embarquèrent sur une moto et prirent le chemin caillouteux de Namadi. Ils arrivèrent après trois heures de route.

Le sous-préfet était comme à son habitude dans son bureau. Dès leur arrivée, Koulé était assis à côté.

- Rapporte moi deux chaises pour ces gens, ils viennent de loin !

Koulé fila à la vitesse de biche et revient avec les chaises pour Djiba et son compagnon. Ils passèrent aux salutations d'usage, puis dans le feu de la conversation, le sujet ultime tomba

sur la table.

- Bon, monsieur le sous-préfet, s'introduit Djiba, nous sommes venus chez vous ce matin, mon commandant et moi-même, par rapport à notre dernière mission qui comme vous le savez déjà, s'est terminé de façon brusque et inattendu. Je ne sais pas si vous-vous êtes posé des questions sur la raison de ce rappelle précipité ?

Le sous-préfet qui avait œil et oreilles braqués sur lui se réarrangea, fit mine de réfléchir une seconde et lui répondit.

- Évidemment que oui, après votre départ, j'ai longuement réfléchi sur la raison qui aurait put poussée le préfet à vous rappeler aussi vite que prévu mais je n'arrive pas à me faire une idée claire de ce que s'était vraiment !

- Vous connaissez un certain Houlata qui habiterai quelque part ici?

- Oui je le connais bien, il est de Bhoundou, un village situé à deux heures de marche d'ici !

- Alors c'est cet individu qui est la cause de toute cette histoire. Il s'est rendu à Tangué, il a pris le préfet dans son bureau et l'a mis une frayeur sans pareille dans la tête. Comme quoi, s'il ne rappelle pas la mission, s'en était finit pour lui et toute sa famille et voilà, le chef a paniquer et il nous a rappelés !

Le sous-préfet peu étonner, n'eut pas de mal à accepter que ce lui disait Djiba était tout vrais.

- Ah oui, si tel n'avait pas été le cas, ça m'aurait fort étonné, mais je m'en suis tellement douter que c'est devenue une réalité !

- Alors nous sommes venus pour qu'ensemble on puisse trouver une solution qui clouerait le bec à cet arrogant, hautain et audacieux une fois pour toute ! Lui révéla alors Djiba.

- Maintenant qu'on sait qui c'est, ne vous inquiétez pas j'ai un plan !

Sur le champs, le sous-préfet envoya Koulé son homme de main, chercher le chef de district de Sarè, Lafou et Modi Diango, un des muezzins de la grande mosquée.

En attendant que Koulé reviennent, il commença à expliquer son plan à Djiba. Après réflexion, ils s'accordèrent qu'il était parfait.

Au bout d'une demie heure, Koulé était revenu avec les deux personnages dont il était chargé de rapporter. À leur arrivée, le sous-préfet se retrouva seule avec ces deux amulettes. Fort de sa majesté royale devant ces deux là, il les donna une natte et un gobelet d'eau qu'ils burent rapidement.

- El Hadj ! Appela le sous-préfet.

- Na'am Répondit le vieux Lafou.
- Je vous ais fait appelé, parce que tôt ce matin des émissaire me sont venus de Tangué !
- D'accord et qu'est qu'ils nous apportent comme nouvelle cette fois-ci ? Se mêla Modi Diango.
- Je ne sais pas si vous-vous rappelé de la précédente mission des eaux et forêts chez nous ? Interrogea le sous-préfet.
- Évidemment, celle qui avait été rappelée de façon surprise! Répondit le vieux Lafou.
- Exactement. Aujourd'hui, j'ai reçu deux de ces agents qui m'ont appris que la personne responsable de ce rappelle précipité était de chez nous, une personne que vous connaissez, que nous connaissons tous !
- Et de qui s'agit-il ? Demanda le Lafou dont la curiosité déversait presque par terre.
- Il s'agit de celui qu'on redoutait tous, Houlata de Bhoundou !
- Quoi ? S'étonna Modi Diango.
- Et oui, quelques jours après l'arrivée de la mission, il s'est rendu à Tangué et cela a été le résultat que nous avons tous vus ici !

Sur place, dans le feu de la conversation, le président du district laissa entendre qu'il redoutait que la présence de Houlata puisse nuire à leurs affaires mais que finalement il s'était résolu de ne pas juger les choses avant qu'elles n'arrivent et finalement ces doutes s'étaient concrétisés.

- je vous ai fait venir pour qu'on établisse ensemble un plan, il est impératif qu'on mette fin une fois pour toute à ce genre d'agissement dans notre localité. S'il le faut on le convoquera ici et on le mettra à sa place, mais il faut qu'il regrette son acte !
- Bon, Sous-préfet, nous on vous suit, nous marcheront selon votre plan !
- Bon, alors voici ce que nous allons faire...!

Il les expliqua en détail tout le plan et ils s'accordèrent qu'il était bien.

En fait, le sous-préfet savait qu'à Namadi le lendemain, un baptême était prévu chez monsieur Diallo, un des nombreux enseignants qui formait les enfants à l'école primaire. Très sociale, il savait que Houlata allait certainement répondre présent à cet événement.

- Quand il sera là, confia-il à ses interlocuteurs, nous enverrons quelqu'un lui informer que nous le voulons voire chez moi après le baptême. Quand il arrivera, nous serons tous contre lui, nous allons l'effrayer et le forcer à se refroidir.

Mais dans sa réflexion personnelle Lafou estima qu'il fallait faire sa immédiatement.

- Sous-préfet, moi je voudrais que nous envoyons quelqu'un maintenant pour informer à Thierno Houlata que le voulons chez toi ici demain, comme sa, même s'il n'avait pas prévu de venir ici, il viendra à cause de sa !

Finalement l'idée de Lafou fut prise. Aussitôt, l'éternel Koulé pris la moto de Djiba et s'en alla pour Bhoundou. Laissant sous-préfet et sa meute prendre les dernières décisions avant l'action finale. Pour une fois, il ne fallait laisser aucune échappatoire à ce ■garçon audacieux■.

Le temps lui, ne faillit jamais à sa responsabilité. La loyauté à un prix, la déloyauté aussi en a un. Le soleil qui est le chauffeur du temps s'éclipsa pour laisser place à l'obscurité. En d'autres termes, la nuit tomba et chacun se mit au lit.

Ce jour-là, après que Koulé ait passé le voir chez lui, Houlata s'était douté de ce que c'était car depuis son retour de Tangué, il s'attendait toujours à une telle convocation de la part de Namadi. Il décida alors de se préparer avant d'y aller. Il passa la moitié de la nuit avec son chapelet, assis sur son tapis, faisant face à l'Est, il priait et sollicitait le soutien divin face au plan diabolique que préparaient ces ennemis.

À minuit, il s'endormit. Dans un sommeil profond, il fit un rêve très étrange. Dans ce rêve, il était assis sur un tapis sous le manguier à la devanture de sa maison faisant face à l'Ouest. Soudain, il vit un Toro noire semblable à ceux qu'on voit dans les cirques, courant à forte allure vers lui. Mais quand le Toro s'approcha, un fil blanc sortit du ciel descendit jusqu'à lui, il attrapa le fil qui le tira vers le ciel. Le Toro passa jusqu'à une distance de lui, fit demie tour. À ce moment là, il descendit sur terre et ramassa une pierre en se disant : ■ Si ce Toro me trouve ici maintenant, je vais en finir avec lui !■ il s'arrêta en attendant, mais le Toro disparu sans qu'il ne sache vers où. C'est là qu'il se réveilla et au fond de lui, il comprit que demain sera un autre jour de plus.

Comme le jour, la nuit aussi s'évapora. La lueur du jour éveilla tout dans le village. Les oiseaux chanteurs se chargèrent d'ambiancer la matinée. La montagne à l'Est était encore couvert d'un brouillard épais. Le son des pilons annonçait le jour, et la lumière du soleil se propageait peu à peu entre les cases.

Natou se réveilla tôt. Elle fit une bouillie chaude, que le vent s'était chargé de refroidir. Houlata lui avait confié qu'il était convoqué à Namadi, elle essaya de la laisser l'accompagner mais il n'y accéda point.

- ■Laisse moi y aller et n'en parle à personne. Surtout pas à Babaen, je ne voudrais pas qu'il me poursuive là-bas, tu le connaît■ Lui avait-il dit avec insistance.

- Quand il sera l'heure du grand déjeuner, tu enverras un bol en mon nom, et tu les diras que je suis allé à un baptême à Namadi et que je serais de retour avant la fin de la journée ! Ajouta Houlata.

Les baptême au village, le plus souvent le nom de l'enfant est donné à partir de 10 heure quand on suppose que toutes les parties prenantes sont maintenant représentées à la cérémonie c'est à ce moment qu'on voit une personne, un imam ou un notable respectable dans la plupart des cas, sortir un papier et crier haut et fort le nom de l'enfant. En même temps, quelques part dans un coins, un autre égorge la chèvre ou le mouton.

Houlata bougea à 7 heure pour arriver tôt et se reposer un peu avant qu'on annonce le nom de l'enfant. À son arrivée, il se présenta directement au domicile du père où seule les dames et quelques vieux étaient encore présents. Mais au bout d'une heure, tout le monde était là, le voisinage, les parents de la mère et du père, les amis, les officiels, bref tout le monde était là. Aussi, le sous-préfet et toute sa suite étaient là, ils s'étaient vus avec Houlata, mais chacun était resté sur ses gardes.

Le baptême s'acheva vers 11 heure. Sans perdre une seconde, Houlata pris congé de monsieur Diallo et s'en alla au rendez-vous.

À son arrivée, il trouva le sous-préfet assis tranquillement sur sa place chérie. Il reconnu tout de suite le visage froissé qui était assis à côté du sous-préfet, Djiba. Les salutations d'usages furent faites et Houlata pris place sur une chaise que lui tendit le sous-préfet. Vu que la conversation devenait de plus en plus longue, Houlata décida d'accélérer les choses :

- Sous-préfet, dit-il, c'est à ta convocation que j'ai répondu, hier mon épouse m'a informé que des émissaire sont arrivés en ton nom et ont laissé un message que j'ai reçu, alors je suis là, dis moi ce que tu me veux !

- Merci d'être venu, mais on va attendre quelques instants, le président du district de Sarè, Lafou, va arriver avec quelques notables d'ici. Ce n'est rien de grave ne vous inquiétez pas ! Répondit le sous-préfet dans un ton modéré. Différents de celui qu'il avait hier devant Djiba et les autres.

Sans dire mot, Houlata resta patient. Le temps continua son cours, le vent continua de souffler. Un quart d'heure passa, mais personne ne venait et Houlata se senti au bout de sa patience. En fait, il avait aperçu le groupe de ces vieux dans le coins qui parlaient. Ils s'étaient retrouvé pour arrêter un plan final connu de tous. Ils savaient dans quel marre ils étaient en train de lancer leurs filets. Ce dont ils n'étaient pas certains, c'est qu'est-ce qu'ils remonteront de cette pêche. Le commandant, le compagnon de Djiba lui s'était perdu dans la nuit. Sans dire au revoir à personne, il avait pris une moto et était retourné à Tangué dans la nuit. Seule son

adjoint Djiba était resté.

- Attendez moi un instant, je vais les faire venir !

Puis il sorti du bureau et se dirigea vers la place du marché. Sous un arbre au centre de la place, il les aperçu et alla jusqu'à les trouver.

- Eh bien, vous voilà donc, nous vous attendions dans le bureau du sous-préfet depuis un quart d'heure!

Les autres gardèrent le silence. Lafou quand à lui répondit :

- Alors nous voilà, retournons ensemble chez le sous-préfet !

Sur la route, marchant en groupe, son beau père Modi Maladho se détacha du groupe et s'approcha de lui en disant :

- Thierno, ne vous faites surtout pas des idées, nous ne vous avons pas convoqué pour quelque chose de grave !

- Na'am ! Répondait Houlata à chacune de ses paroles.

- C'est à propos des eaux et forêts, poursuit le vieil homme, nous voulons partager certaines informations avec vous, mais comme vous savez déjà qu'on vous connaît...À ce moment précis, Houlata qui semblait ne même pas écouter l'interrompit d'un geste de la main, il s'arrêta brusquement et fit face au vieux Maladho.

- Oui, je suis connu, mais toi, est-ce que c'est toi qui m'a fait connaître? Est-ce que tu c'est toi qui m'as fait connaître ?

Stupéfait devant la réaction de Houlata, Modi Maladho n'eut pas la force de poursuivre la conversation qu'on lui avait personnellement chargé d'engager. En fait, les vieux de Namadi s'était résolu de mêler Houlata à son beau père, dans l'espoir qu'avec celui-ci, ils aurons en fin raison sur lui. Mais dans la tête de Houlata, il ne fallait laisser aucune chance au Toro et aux alliés du Toro. Alors il leva le doigt vers lui, le visage en colère, il le mis en garde directement et indirectement à sa compagnie.

- Alors écoute moi, que ces mots retournent là d'où ils sont sortis, et que celle-ci soit la première et la dernière fois que toi tu me parle ainsi !

Il parlait d'une voix puissante et insistante pour que cela entre dans toutes les oreilles proches. Comme pour fermer la caboche à tous ces notables qui lui cherchaient sans arrêt des poux. Depuis là, un silence totale s'empara du groupe jusqu'à ce qu'ils arrivent au bureau du sous-préfet.

À leur arrivée, le sous-préfet se mis debout pour les recevoir avec une politesse inhabituelle. Comme pour confirmer l'intuition de Houlata : ■ Aujourd'hui est un autre jour ! ■.

Ils s'installèrent, certains sur la natte et Houlata sur sa chaise. Dans sa modestie déguisée, le sous-préfet se chargea d'introduire la conversation.

- Assalamaleykoum! La paix soit sur vous.

- Wa Alaykoumoussalam ! Lui retourna ses interlocuteurs.

- Je vous ai fait venir, comme vous le savez, il y'a quelques semaines auparavant, nous avons eut l'honneur de recevoir dans nos locaux, dans nos différents villages, des agents de protection des eaux et forêts. Mais à la surprise totale, pour une raison que nous ignorions jusque là, ils ont été rappelés par Tangué avec des menaces.

Dans le fond, il était conscient des enjeux de cette réunion, elle pouvait facilement tourner au vinaigre, alors il essaya tant bien que mal de tourner autour du pot, mais se rendit vite compte que ça n'en valait plus la peine. L'heure était maintenant aux quatre vérités.

- Ce matin, poursuit-il, le commandant Djiba que voici, il le pointa du doigt, m'a surpris pendant que je me préparais à sortir. Ils m'ont trouvé, on a pris place et ils m'ont fait connaître qu'ils sont venus au nom du préfet, celui qui est notre chef à nous tous, vous le savez. Ils m'ont en suite dit qu'ils étaient venus chercher quelqu'un qui serait aller à Tangué, qui a par ses actes là-bas, causé l'arrêt de tous les travaux que les eaux et forêts avaient commencé. Je vous ai fait appelé pour qu'ensemble on puisse échanger et se donner des idées sur l'identité de cette personne, peut être qu'on le trouvera et on essayera de gérer ce problème ensemble. Moi je ne laisserai jamais des militaires embarquer un citoyen d'ici en ma présence. Si maintenant vous les notables et présidents de district avez quelques choses à dire, nous vous écoutons, avant que mon chère ami Thierno Houlata prennent ma parole !

Il s'arrêta à ce point, avec un sourire quand il essaya de taquiner Houlata qui lui, était rester bloquer sur ses fins. Quand on est dans un débat avec ses ennemis, il est important de les écouter attentivement, dans leurs mots, on trouvera les clefs pour clouer leur bec.

Quelques secondes passèrent, une transition inattendu se mêla, un petit silence que le sous-préfet n'avait pas vu venir s'était invité dans la salle. Les notables, assis sur leur natte, savaient ce qui s'était passé dehors entre le beau père et le gendre, pour ceux qui n'étaient ni l'un, ni l'autre, ils n'avaient aucune idée de ce qui se passerait s'il parlaient, alors se cédèrent à la méfiance. Ils avaient tous les lèvres serrées comme des barres de fer soudées entre elles. Djiba lui, n'avait visiblement rien à dire. Lui, déjà à la seconde qu'il avait vu Houlata, puisqu'il le connaissait depuis Tangué et avait beaucoup entendu parler de lui, il se rétracta simplement, sans rien dire à personne. Le sous-préfet se lassant du silence qu'il ne comprenait pas, décida

de reprendre la parole.

- Bon, alors Thierno, vous avez la parole !

Houlata se réarrangea alors, haussa les épaules, se pencha et fixée son regard vers le sous-préfet.

- Alors, sous-préfet, je t'ai écouté, je t'ai entendu et je t'ai compris. Le sous préfet acquiesça avec un geste de la tête, les yeux fixée sur son interlocuteur. Tu as posé une question, tu as dis qu'elle était pour tout le monde, alors je vais te confirmer la réponse que tu connais déjà. Eh bien, oui, c'est moi et moi seule qui suis partis à Tangué !

Dès qu'il prononça ces paroles, le sous-préfet et les notables sur la natte échangèrent des regards et des gestes en silence.

- J'y suis allé, j'y suis allé et j'ai vu le préfet, parce que toi, toi sous-préfet, il lui pointa du doigt, tu n'es qu'un escroc.

Tu invente des problèmes, tu demandes toi même qu'on t'envoie une armée d'escrocs pour t'aider à dépouillé les populations, à nous dépouiller, nous, les citoyens de ta circonscription.

Flanqué sur sa chaise, le monsieur aux gros ventre regardait cet homme en face de lui qui le parlait de haut, comme un chef parle à son subordonnée. En un instant, il regretta sa présence dans ce bureau. Sans laisser paraître ses regrets, il continua a fixer Houlata qui parlait sans arrêt, avec une telle confiance, qu'on aurait dit qu'il était dépourvu de toute peur. Les notables eux, ravalaien sans arrêt la chaude salive qui leur sortait de la bouche.

Poursuivant, Houlata se tourna cette fois vers son beau père et ses alliés. Ils ramena son index pointu sur eux.

- Et vous, vous voilà vieux et sages dit-on, vous vous associez à des valeurs pour escroquer les vôtres et vous avez l'audace de me déplacer de chez moi pour me juger, vous. Encore une fois oui, je suis allé à la rencontre du préfet, parce que contrairement aux autres je vous connaît, je sais que vous êtes responsables, vous nous sucer comme des sucettes, et vous avez l'audace de me juger !

Il se tourna alors vers Djiba.

- Quand à toi, tu vas me dire ce que je te dois pour que tu quitte de si loin pour venir me trouver chez moi et tenter de me marcher dessus, aujourd'hui, toi et moi nous sommes lié les doigts de la main, on ira ensemble jusqu'au bureau du préfet et il me dira en face ce qu'il t'as chargé de me dire !

Alors là, il avait touché la corde sensible. Retourné avec lui pour voir le préfet, s'était impossible et Djiba le savait. Houlata continua de Hausser le ton, il se mit debout en sursaut et voulu se saisir de Djiba, mais le sous-préfet s'interposa et le ramena à sa place.

Djiba s'extirpa aussitôt de son silence pour essayer d'apporter des explications qui pourraient peut être le tirer d'affaire mais en vain. Au finale, il était obligé de faire face au sous-préfet pour solliciter qu'on intervienne entre lui et Houlata. Il n'était plus question de qui avait fait quoi pour ramener qui, mais de partir à Tangué voir le préfet. Dans le feu de l'action, Houlata était si déterminé que Djiba eut peur et commença à verser des larmes. De grosses gouttes de larmes salées s'enroulaient le long de son visage et se croisaient au menton pour se rabattre sur sa chemise en tissu.

Dans le groupe des sages, Modi Mahmoud se mit à l'esprit de jouer les intermédiaires. Se levant dans son grand boubou bleu, il s'avança le dos courbé vers Houlata, il le pris à l'épaule et s'adressa à lui dans une voix douce et respectueuse.

- Je vous en prie, Thierno, nous regrettons d'avoir eut à vous convoqué ici, comprenons nous s'il vous, mais n'allez surtout voir le préfet pour cette histoire, je vous en prie au nom du prophète !

- Bappa, lui répondit Houlata, vous êtes parmi eux, donc vous savez ce que vous avez prévu avec cette brute; il pointa du doigt Djiba, avant que je ne sois là, ce qui l'a poussé à parcourir cette distance pour venir me trouver, ce n'est pas pour me faire un massage, mais pour m'emprisonner. Alors je le dis à haute voix, lui et moi on se séparera dans le bureau du préfet !

Derrière son bureau, le sous-préfet avait presque fondu en larme. D'un coup, il se leva et se mit à genoux devant Houlata pour le supplier. Avec sa face pitoyable, il pris les jambes de Houlata et formula des prières.

Il est des gens qui font preuve d'une sagacité intellectuelle et d'une ruse hors du commun. Il est des intellectuels qui, pour servir à des opportunités individuelles, s'ornent d'une peau de Messie pour cacher leur véritable face de forcené.

Il est aussi des gens, pas intellectuels dans le sens déformé du mot, pas instruits dans le sens déformé du mot, pas gentils dans le sens déformé du mot, mais qui au delà de tout, connaissent et expriment clairement leurs désaccords contre l'injustice.

À ce spectacle, Houlata ne dit mot, il se leva brusquement de sa place, ramassa son colis et sortit en vitesse du bureau du sous-préfet, les laissant bredouille. Aussitôt, les notables sur la natte lui emboîtèrent le pas sans mot dire. Quand à Djiba, il se dit au revoir avec le sous-préfet qui essaya tant bien que mal de lui rassurer, alluma sa moto et s'en alla d'où il était venu.

Le sous-préfet lui, n'avait nulle part où aller, alors il resta là, chez lui, plongé dans un étonnement sans précédent.

Après des heures de route avec un esprit chamboulé, Djiba avait eut trois chutes, mais il arriva quand même à Tangué.

Plus tard, alors qu'il était chez lui, pensif, l'esprit préoccupé, une commission lui vint de la préfecture. Le préfet voulait le voire d'urgence lui avait-on rapporté. Il s'y rendit donc à toute vitesse.

Au bureau du préfet, on lui appris qu'il avait été démis de ses fonctions de commandant adjoint et remplacé par un de ses compagnons qu'il connaissait bien, le commandant Kissi. Le tout puissant Djiba était devenu un zéro : ■ Un simple lakoudou■ Comme on dit chez nous. Il en sorti les mains vides et les larmes aux yeux. C'est là qu'il compris alors la raison d'être de la mise en garde que le préfet lui avait faite avant qu'il ne lance dans cette mission de vengeance suicidaire qui venait de lui coûter son poste. Djiba était déboussolé, perdu, sans issue, livré à lui même.

Mais quand on y pense, on peut facilement se dire qu'il n'avait trouver que ce qu'il a cherché.

En ces temps là, dans un village lointain, un village sans leaders devient une proie vulnérable, une poubelle à tous les mauvais tours, les stratagèmes qu'employaient les chefs pour s'engraisser. Un village sans leaders devient un dépotoir de champ libre, de toutes les immortalités des prédateurs.

La force de Houlata réside dans sa conviction de défendre la justice à tout prix. Il n'était pas instruit, dans un sens, puisqu'il n'avait jamais mis pied dans une classe, mais il avait acquis suffisamment d'expérience de vie pour démêler le juste de l'injuste.

Le sous-préfet lui à lui seule, comme il aimait d'ailleurs à le clamer, le chanter à chaque occasion, était détenteur de trois diplômes. Pour le préfet, bien avant d'être nommé à cette fonction, il avait longtemps servi comme instituteur.

Mais quand on lit entre les lignes de cette histoire, on se rend compte que les diplômes, l'expérience professionnelle ne fond pas les bonnes personnes, celles qui ignorent les différences pour défendre l'universalité, celle qui défendent le juste devant l'injuste, celles qui oublient leur egos surdimensionné pour dire la vérité quand elle est en face, celles qui agissent honnêtement avec le sens du devoir, les amis de la patrie.

Quand vous décidez de combattre le mal, ne lâchez pas prise avant de triompher et n'ayez pas peur de périr en essayant. Par fois une vérité qui a la taille d'une souris, peut terrasser un mensonge de la taille d'un éléphant.

Chapitre VIII : L'affaire Bakola et Mouraga.

Il y'avait un moment que Houlata s'était résolu à se ranger pour quelques temps. Dans tous les villages, l'heure était aux préparatifs de la saison des cultures qui approchait. Les grondement de la montagne se faisaient entendre de temps en temps. Par-ci par-là, de gauche à droite des grandes routes, traversait de vaste espaces de terrain balayés. Voir à quel point l'homme, malgré sa petite taille, ses petites mains, peut être destructeur quand il est face à sa survie.

Plusieurs semaines s'était écoulées. Un soir, un véhicule accosta sur les bordures de routes derrière le portail d'entrer côté Est de Bhoundou. Après un mois et trois semaines de voyage qui l'ont mené jusqu'à la lointaine capitale en passant par Tangué, Bessarel et Dakin, il avait en fin décidé de rentrer à la petite source. Il arriva vers le couché de soleil, Fatigué, poussiéreux et portant un lourd bagage. Natou qui avait eut vent de l'arrivée d'un véhicule en haut s'était aussitôt mis en route quand elle apprit que quelqu'un descendait. Elle savait que Houlata allait revenir. La nuit se propagea comme la lumière dans le noir.

Comme tous les chefs de ménages, Thiboulaye, Bakola et Diouhé étaient dans une phase cruciale du défrichage de leurs futures rizières, la culture du riz étant la spécialité de la famille.

Comme un petit oiseau sur ses ailes, le soleil réapparut à l'Est. Le chant du coq réveilla la nature fraîche. Aussi bien qu'il faisait froid, le sommeil semblait doux. Un nouveau jour venait paraître.

Depuis l'aube quand le muezzin avait fait son appel à la prière, Houlata s'était mis debout pour s'acquitter de cette obligation. Comme à son habitude, il ne rate jamais l'occasion d'embrasser le levé du jour avec des prières et des vœux en tonnes. On raconte que les gens qui se réveillent à ces heures précises et qui formulent des vœux sont toujours exaucés, du moins dans la conception musulmane dans laquelle il avait grandi.

Au loin, depuis le voisinage, on entendait la voix de l'Afrique raisonnée : ■Le pilon dans le mortier! ■. Infatigable machine, malléable et fidèle loyale à la main qui la manie. Infatigable machine, de laquelle jaillit les graines qui bouillissent dans la marmite, la poudre de maïs malaxée par des mains professionnelles, transformée en de minuscules boulettes pour servir de bouillie, sucré ou salée. Le mortier est un ami qui ne trahit jamais. Il te nourrit quand tu as faim, de sa main longue et dure, il te défend quand tu es en danger.

La nouvelle s'était rependue comme une poignée de cendre jetée dans les airs, comme si les arbres par leurs feuilles l'avaient poussé dans la mélodie des oiseaux à travers le vent : ■ Thierno Houlata est arrivée dans la nuit !■.

Dehors, le soleil avait presque fini de reprendre ses fils pour chauffer la nature, assis au salon, Houlata s'était déplacé, il s'était rendu au cimetière familial pour saluer les ancêtres et les parents disparus, quand à la porte une voix se fit entendre.

- Assalamaleykoum ! Dit-elle deux fois de suites, dans une tonalité qui, on pouvait le sentir était sortie d'une gorge presque épuisé.

Au lieu que ce soit l'homme au salon qui répondit, Natou jaillit de la cuisine comme une fusée pour se présenter devant le visiteur.

- Wa Alaykoumoussalam! Dit-elle, le sourire aux lèvres, les yeux en larmes. Modi Oury, patientez je vais vous apporter une chaise !

Elle courut dans le salon et revint munit de la chaise.

- Et Thierno Houlata, je suppose qu'il se repose ?

- Il vient juste de quitter, il est passé dire bonjour aux ancêtres, mais il revient bientôt ! Lui appris Natou.

- Ça tombe bien, je vais le rejoindre là-bas !

Il quitta sa chaise et pris le chemin de la demeure des morts, le cimetière familial où reposent les grands-parents et les parents.

Avant même d'y arriver, il aperçu Houlata dans son grand boubou blanc, sortir de la petite case dans le cimetière, on s'y tromperait qui ressemble à célibatérium de jeune villageois, à l'écart, entouré par une végétation de hautes herbes vertes.

Il réarrangea son boubou dont les bas balayaient son passage, replia les larges manches sur ses épaules, le bonnet sur son crâne chauve, diminua le rythme effréné de ses pas. À quelques enjambées du petit carrefour où s'entre coupent tous les sentiers du village, ou presque tous, sans compter celui qui quittait le forage pour ressortir directement sur le portail sud, sans passé au centre du village devant la mosquée, ils se croisèrent en fin, ils se serrèrent longuement la main, le sourire aux lèvres dont le reflet au ciel attirait le regard des anges, les génies de la brousse y soupçonnaient un sentiment de fraternité indéfectible.

Une telle rencontre donne envie de raconter de petites histoires de longue date, comme une histoire d'eaux et forêts ou de Djiba.

- Ça faisait longtemps Thierno, on commençait à se languir de toi ici!

- Eh bien, je suis là maintenant, vous en aurez bien assez tôt marre de moi ici ! Lui répondit Houlata.

- Mais bon, tu as raison de ne pas duré ici, tu sais mon frère, si j'étais toi aujourd'hui, avec toutes les opportunités que tu as, le bonheur, j'allais même oublier ce village de démons et de sorciers ! Avoua Modi Oury.

À ces mots, Houlata eut un gros sourire qui se fendit jusqu'à la limite de ses oreilles.

- Eh bien mon frère, moi à chaque fois que je me retrouve sur ces sentiers, à respirer l'air pure, sentir l'âme de mes ancêtres, je me sens vivant, je me sens chez moi et suis heureux d'être là, parce que ici au moins, je marche partout, je suis chez moi !

-

- On est bien différents mon frère !

- Apparemment ! Conclu Houlata.

Un peu déçu de ces paroles, mais pas surpris tout de même. Il savait bien que ces villageois qui ne connaissait rien de rien de la ville pensaient que là-bas, c'est le paradis, c'est le rêve absolu. Alors que lui, il en sais trop pour éprouver un amour presque surdimensionné pour sa petite boîte où il se sent plutôt en sécurité, que pour l'océan où il risque de finir dans l'estomac d'un requin sauvage.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel. La position de Bhoundou situé entre quatre montagnes qui formaient la même chaîne avec quelques dessus-dessous. C'est surtout ce qui retardait la montée du soleil dans le ciel.

Lorsqu'ils arrivèrent à la devanture de la maison de Houlata, ils furent accueillis par une telle foule, on aurait dit un sujet qui avait répondu à l'appel du roi. Mais s'était des gens qui venaient pour saluer Houlata et prendre de ses nouvelles après un long voyage.

Natou apporta de la bouillie pour tout le monde. Dans un climat jovial, ils déjeunèrent bien comme autre fois sous le manguier-bénit. Houlata partageait son bol avec Modi Oury son compagnon matinal et Thierno Radioum, un oncle à lui. Alors qu'il mangeaient tranquillement, Thierno Radioum en profita pour engager une conversation.

- Bappa Houlata, j'espère que le voyage n'a pas été trop difficile ?

- Eh bien, comme vous le savez Bappa, la route est beaucoup dégradée, sinon en général, tout s'est bien passé !

- Dieu merci, vous êtes arrivé saint et sauf !

- Vraiment, nous rendons gloire à qui de Droit !

- Alors, Bappa, comme vous-vous en doutez, durant votre absence, beaucoup de choses se sont passées ici !

- Ah bon? Répliqua curieusement Houlata.

- Beaucoup de choses, Bappa, continua le vieux Radioum, votre frère est ici, Bakola, il y'a quelques jours, il a eut un accrochage avec votre oncle Mouraga que vous connaissez bien !

- Eh bien je n'en savais rien Bappa, qu'est-ce qui s'est passé ?

- Il se sont accroché et Mouraga a porté plainte auprès des chefs d'ici, votre frère est donc convoqué chez Lafou après demain en vue de s'expliquer, on était inquiet mais Dieu merci vous êtes là, vous allez pouvoir l'accompagner !

- Et pourquoi cette guéguerre entre mon frère et nos voisins ? Questionna Houlata

- Vous-vous rappelé la parcelle de terrain cultivable que votre défunt oncle Jakari avait prêter à Mouraga, il y'a quelques années ?

- Oui, à-côté de la parcelle de Mama, à Dounkirè, on avait cultiver du maïs cette année !

- Exactement, poursuit le vieil homme, votre frère a voulu la récupérer cette saison, mais Mouraga s'est emporter et il se sont pris, sur le feu de l'action, il donner un coup de tête violent à votre frère qui sur le coup a perdu une dent !

- Quoi, koto Bakolaa perdu une dent? Dit Houlata avec un petit rire.

- Oui, il a perdu une dent ! Confirma le vieil homme.

- Et alors, c'est mon frère qui perd une dent mais c'est l'autre qui porte plainte, comment sa se fait ?

- C'est ce que nous vivons tous les jours, mais ce qui nous inquiétait c'est surtout que dans ce genre d'affaire c'est tout le village qui risque de payer les frais. Sans compter que le plaignant menace de mener l'affaire jusqu'à Namadi !

La conversation devenait de plus en plus longue et intéressante.

- Alors qu'il y ail s'il est sûre de lui, nous allons repondre où qu'ils nous envera !

Rétorqua Houlata qui semblait avoir une telle assurance quand on parle de Namadi comme d'une divinité maudite.

Dans les villages, il arrive souvent que des parents décide de prêter des terres à un voisin pour plusieurs années, voire même des décennies, et si par hasard la mort intervient du côté du prêteur avant qu'il récupère sa terre, les héritiers qui réclameront cette terre auront tous les problèmes du monde pour la récupérer ou ils pourraient même la perdre à jamais. Car comme on dit, c'est pas ce qui se dit quand on coupe la manche, qui se dit dans la forge. La bonne fois est une denrée bien rare de nos jours.

Le temps passe vite. Deux jours passèrent, au petit matin du mercredi, Bakola se réveilla tôt et passa prendre Houlata chez lui. Il déjeunerent bien malgré l'aire trop pressé de Bakola.

- Peut être qu'ils sont déjà là et nous attendent ! Disait-il.

- Ressaisie toi mon frère, s'ils sont déjà là, alors qu'ils nous attendent, on y arrivera à l'heure que nous voudrons !

Finalement, malgré la grosse bouffée de chaleur qui lui parcourait le ventre, Bakola se résolu de s'asseoir auprès de son frère. Quelques minutes plus tard, ils se mirent en route à deux. Au départ, il était prévu que c'est Babaen qui allait accompagné Bakola, mais le retour de Houlata avait changé cette done. Ils savaient que la présence seule de Houlata pesait plus lourd que leur présence à tous.

Pour arriver au domicile de Lafou, il fallait traverser une brousse de quelques dizaines de mètres. À pied, cette distance couvrait un temps d'environ dix minutes à vitesse normale, quand on est pressé, on pouvait y arriver à en moins de sa.

Sur la route, Bakola voulait qu'ils accélèrent le rythme, mais Houlata lui prenait tous son temps. Après quelques minutes, ils arrivèrent, à quelques mètres déjà, il aperçurent une masse de vieux qui attendait à la devanture de la case de Lafou.

- Quand on y sera, trouves toi une place, assied toi et laisse moi faire, d'accord ?

- D'accord ! Répondit Bakola.

Quand ils apparurent devant les agents assis tout autour de la devanture, il virent tout de suite le vieux Lafou se pencher et souffler quelques mots, dans l'oreille attentive de Modi Samilou, le chef de village de Samiri situé quelques minutes de marche de là. En fait, il y'avait un lien de subordination solide entre les deux, dans la hiérarchie administrative, Samilou relevait de Lafou, mais au delà de tous cela, ils étaient les deux principaux décideurs dans le district.

Quelques murmures commencèrent dans l'assistance, les uns enchanté et d'autre à jamais animé l'envie d'ensorceler.

- Il est sauvé, s'il est venu avec son frère Houlata !

- Pour une fois, on va montrer à cet insolent qui commende ici !

- Taisez-vous donc, le chef va parlé !

Chacun jugeait de sa perception le résultat avant même l'ouverture de l'audience. Dans un sens, cette assise était comme un tribunal dont la Lafou est le juge, présidant l'audience, Modi Samilou était plutôt du parquet, précisément procureur. Les deux parties étaient là, assises, mais chacune d'elles savaient à qui la raison était normalement destinée. Pour tout le monde,

le plaignant était la victime, bien que ce soit lui qui ait attaqué et édenté la partie adverse. Mais pour Houlata, seule la dernière décision compte, le reste pour l'instant n'était que du vent.

Quand ils furent tous là, Lafou et sa suite formaient un groupe distincte qu'on pouvait facilement dissocier du reste des présents. Assis sur sa chaise de chaise surplombant le reste de la foule, portant son gros boubou blanc, son chapelet et son bonnet fétiche, il marmonnait quelques mots en intérieur.

C'est justement pour cela que tout le monde se méfiait de lui. On disait qu'il était sur la tête d'une vaste secte de noctambules. En réalité dans ce genre de supposition, nulle ne peut produire de preuves réelles, mais dans ces villages, entre villageois, les gens se connaissent au fond.

- Assalamaleykouloum, à vous tous qui avez répondu présent à cette assemblée !

- Wa Alaykouloumoussalam ! Répondit instantanément la foule.

- Alors, pour qu'on puisse se séparer ici très vite et dans les conditions les meilleurs, nous allons passer sur le vif du sujet. Comme vous le savez d'avance, il y'a quelques jours, nous avons reçu une plainte, une plainte de la part de Mouraga contre Thierno Bakola de Bhoundou. Est-ce que les deux parties sont présentes ?

- Oui ! Répondit Houlata, à la place de son frère.

- Nous sommes là ! Répondit de son côté, le vieux Mouraga.

- Bien, dans ce cas nous allons passer à ce qui nous a réuni ici, poursuit le chef de village, Alahadji Mouraga, nous vous passons la parole pour exposer les faits pour lesquels vous avez porté plainte contre Thierno Bakola !

Tout confiant, dans son gros boubou éculé, percé, des trous, partout des trous qui ressemblaient à des habits de fourmis. Sur son crâne déchevelé, un bonnet encore plus fatigué que le boubou. Mais sur son visage, on pouvait clairement lire en toute lettre : ■Je vais me le faire en une bouchée ! ■.

Il se mit debout, replia son boubou sur ses épaules larges, racla deux fois sa gorge comme pour libérer de la place.

- Assalamaleykouloum tous autant que vous êtes, le chef l'a dit dans son introduction, moi Alahadji Mouraga, j'ai porté plainte contre le nommé Thierno Bakola. Vous me connaissez tous, même si je suis connu pour être quelqu'un qui s'empporte facilement, mais je ne provoque jamais. Il y'a quelques années, j'ai conclu un marché avec mon défunt frère Jakari, que la terre lui soit légère, il m'a prêté une parcelle de terre cultivable que j'ai utilisé depuis. Avant de mourir, nous étions chez lui, en train de veiller, lui et moi, seule dans sa chaumière. Il m'a dit :

■ Mon frère, s'il m'arrivait quelques choses demain, je t'offre la parcelle que je t'avais prêter, elle est à toi ! ■. Maintenant qu'il est mort, son fils veut reprendre ce qui m'a été offert par son père.

Déjà qu'il n'avait même pas fini de raconter sa version des faits, la plupart des gens présents avait déjà établi la culpabilité et le tort de Bakola. Lui, était assis sereinement derrière son frère, les yeux grand ouverts, à regarder Mouraga parler.

- Tout récemment il est allé me trouver là-bas alors que je défrichait et il m'a agressé physiquement, il m'a injurier, mais puisque moi, je suis l'aîné, il est mon fils, au mieux de répondre à la violence par la violence, j'ai choisis le côté de la justice, je suis venu auprès de nos vaillants chefs, nos chefs justes et véridiques pour me plaindre, à fin que la loi s'interpose entre lui et moi, wassalam !

Wassalam signifiait qu'il en avait tout dit. Alors il se retourna et reprit sa place initiale, fière d'avoir put placer tous les arguments nécessaires pour obtenir raison à la fin.

Au tour de Lafou de poursuivre :

- Alors nous avons tous écouté et entendu la version des faits expliquer par Alahadji Mouraga, maintenant, comme l'exigent la règle, nous allons donner la parole à la partie adverse pour connaître aussi sa version des faits. Thierno Bakola ?

- Na'am ! Repond le designer.

- Vous avez la parole !

Avant qu'il se lève, Houkata retourna vers lui et dit :

- Surtout soit bref ! Lui chuchota-t-il dans l'oreille.

Il acquiesça d'un geste de la tête, se réarrangea, replia doucement sa tunique sur ses épaules et se mis debout devant la foule. Mille et un œil étaient braqués sur lui, mille et une oreilles était debout, affamés de ses mots.

- Chers frères et sœurs, respectable autorités, je vous salut. Vous avez écoulez mon oncle Alahadji, il dit que je l'ai agressé, alors que c'est lui qui m'a agressé, il m'a bousculer et sur le coup j'ai perdu une dent, mais moi, je ne dirais rien de plus, je laisse le dernier mot au chef et à leur bienveillance. Wassalam !

Il s'arrêta à ce point. Dans la foule, certains n'avaient rien saisis de ce qu'il venait de dire, mais ceux qui semblait avoir saisi l'essentiel, tirèrent la conclusion, comme quoi, Alahadji Mouraga avait raison.

Lafou voulait reprendre la parole, mais à peine son frère avait rejoint sa place, Houlata avait décidé que c'était le moment.

- Alahadji Lafou ! Appela-t-il.

- Na'am ! Répondit le vieux.

- demande à parler !

- Allez y Thierno Houlata, nous vous écoutons !

- Alors, commença-t-il après s'être mis debout, je suis surpris de ce que je vois ici. Oui, je suis surpris qu'après tout ce que nous servais notre chère oncle Mouraga, mon frère n'ait eut que sa à dire. Je devine déjà le résultat : Après cette parodie, vous vous retrouvez, vous prenez de l'argent sur mon frère en lui disant que vous l'avez évité la prison, et vous lui dites de rester discret. Je sais, c'est devenu une habitude pour vous, vous convoqué les gens ici, vous monter des jugement précédé et vous les escroquer. Mais aujourd'hui cela ne marchera pas, parce que si mon frère vous a dit qu'il acceptait de céder la parcelle de son père, moi je ne céderai pas la parcelle du mien !

Surpris, Lafou regarda sa suite, retourna vers Houlata et dit.

- Alors Bappa, qu'avez vous comme argument pour démentir la version de Mouraga ?

- Premièrement, il dit que mon oncle Alahadji Jakari lui a offert la parcelle, mais il précise qu'ils étaient seule là-bas, donc il n'y a pas de témoins, puisque mon oncle n'est plus là, nulle ne peut démontrer que celà est vrais. Alors que nous, on peut démontrer que s'était un prêt, nous étions là, mon père était là, même Alahadji Safirou de Tanèrè était là ce jour. Nous savons tous que ce genre de don exige un certificat, un papier dûment signer, demandez à mon oncle de vous monter ce papier !

- Alors, Alahadji, avez vous une preuve ?

Le vieux Mouraga, le moral bas, commença à tâtonner un peu.

- Bon, je vous ais dit qu'on était...

- Dites nous, la question est simple : est-ce que vous avez une preuve?

- Non, je n'en ai pas ! Avoua le plaignant.

- En suite, il dit que mon frère l'a agressé physiquement, qu'il l'a injurier, si s'était le cas, nous avons tous été témoins quand de telles attaques arrivent dans les champs, il y'a toujours quelqu'un qui sort avec des blessures, demandez a mon oncle, est-ce qu'il est blessé suite à cette soit disant attaque ?

- Alahadji Mouraga, avez vous été blessé ou même égratigner à suite de l'agression ?

Demanda Lafou.

- Non, mais il m'a agressé, il m'a injurier aussi !

- Est-ce que mon frère vous a blessé alors? Repris Houlata, comme pour clarifier la question.

- Non ! Répondit le plaignant.

- Alors, nous tous ici avons entendu ce qu'il a dit dans sa version des faits, ce qu'il a oublié de vous dire, c'est qu'il a donner un coup de tête violent à mon frère, ce qui lui a d'ailleurs couter une dent, voyez vous même sa joue enflée !

Au même moment que Lafou toute l'assistance ramena instantanément regard sur Bakola.

Justement, il avait la joue gauche enflée, comme s'il avait une noix de coco dans la bouche.

- Oui, il a la bouche enflée ! Confirma Lafou.

- Alors, continua Houlata, entre celui qui a reçu un coup de tête, qui a perdu une dent, et celui qui n'a rien de tout cela, même pas une égratignure, qui des deux aurait put agressé l'autre ? Entre celui qui a essayer de récupérer ce qui lui appartient de droit par héritage et celui qui prétend un droit de propriété sans pouvoir produire une preuve quelconque, qui des deux est le véritable propriétaire ?

Ces questions étaient toutes pertinentes et tout le monde savaient que de leurs réponses découlerait le verdict final. Silencieux depuis quelques minutes, quand Lafou se rendit compte que ces questions lui étaient adressé et qu'il était obligé de répondre, il sortit de son silence et répondit.

- Celui qui a perdu une dent et reçu un coup de tête reste et demeure la victime, quand à la parcelle, elle appartenait à Alahadji Jakari, sa nous le savons tous !

- Alors, j'imagine que cette mascarade est terminée, mon frère n'a rien fait de mal, il est d'ailleurs la victime d'un coup monté. La vérité nous la connaissons maintenant, mon frère a la joue enflée par ce qu'il a été agressé sur sa propre parcelle par un criminel, je réclame par conséquent qu'on l'emmène à l'hôpital et qu'il soit présenter à un dentiste pour des soins, je réclame aussi qu'ici et maintenant, un acte soit écrit et signer conjointement par toute les parties prenantes, rendant officiellement sa parcelle à mon frère, dans le même acte il faudra préciser que si jamais quelque chose arrivait à mon frère, ce vieux sera tenue pour responsable. Il respira un instant et ajouta : J'attends la réponse des chef sur mes requêtes!

Puis il retourna à sa place.

- Bon, nous avons tous suivis les dires de Thierno Houlata et dans les échanges, nous avons encore plus profondément compris cette affaire. Petite inspiration, il continua, la vérité est bien simple à voir dans cette affaire, contrairement à ce qu'on pensait, Bappa Bakola n'est pas le coupable mais la victime !

Ces mots provoquèrent une adhésion générale dans l'audience.

Bappa Houlata a posé des requêtes, nous autres pensons qu'il est du droit de Bappa Bakola de consulter un dentiste et d'aller au centre de santé sur le compte de Alahadji Mouraga, quand à la parcelle, elle appartient de droit à Bappa Bakola, il lui sera délivré un certificat de cette propriété. Alahadji Mouraga ?

- Na'am ! Répondit le vieil homme dans sa voix submergé par la déception.

- Avez vous entendu, compris et acceptez ces décisions ?

- Oui, je les accepte !

- Bien, à partir de là, je pense que rien de plus ne nous retient ici !

C'est ainsi qu'ils conclurent que dans une audience, le plaignant n'a pas forcément raison, la seule manière de découvrir la vérité est d'accepter d'écouter toutes les parties, prendre en compte la version de chacun, tenir compte des preuves et non pas des paroles, tenir compte de la raison et prendre en conséquence les décisions conformes à la règle de droit.

En quittant cette assemblée, tout le monde avait accepté le fait que Bakola était la victime et non pas le coupable. Mais avant que la foule ne se dissipe totalement, Bakola s'approcha discrètement de Lafou, plongea sa main dans sa poche et sortit quelques billets qu'il replia dans sa paume et lui tendit la main. À deux, ils se jetèrent un petit regard et un sourire, puis Bakola retourna voir Houlata.

- Nous partons maintenant ? Dit-il, un large sourire aux lèvres, content d'être sorti victorieux d'un procès dont il savait être le perdant d'avance.

C'est d'ailleurs pour cela que deux jours après la convocation, Lafou l'avait appelé en catimini chez lui et ils avaient conclu qu'il allait lui donner une somme de 21 mille francs pour étouffer l'affaire et éviter qu'elle arrive à Namadi. Ce que Bakola aussi ne savait pas, c'est que Lafou lui-même avait encouragé le vieux Mouraga à déposer sa plainte auprès de lui en lui promettant une indemnisation en plus de laquelle il garderait la parcelle pour lui seule.

C'est comme quand un accusé à l'audience oppose un silence catégorique aux questions du tribunal et des avocats, mais qu'après que son tour soit passé, il revient plus tard demander à donner sa version des faits, avouant qu'il a eut un entretien privé avec le procureur en personne à l'absence même de son conseil. Quelle paradoxe ? Plus tard quand le verdict final sera

donner, on verra sans doute clairement qui avait eut et qui n'avait pas eut droit a un entretien privé avec le procureur pendant le procès.

- Une seconde, je vais dire au revoir à Alahadji Lafou.

Houlata se fit fendre un chemin jusqu'à Lafou, il s'approcha de lui, fit comme s'il le prenait dans ses bras, puis lui souffla dans l'oreille.

- L'argent que mon frère vous a remis, rendez le moi !

Le vieux replongea sa main dans sa poche, sortit les billets et les remis dans la main tendue de Houlata.

Puis s'en était finit pour l'audience. Le jugement était terminé, la foule s'était dissipé, chacun était retourné d'où il était venu. En route, Bakola et Houlata marchait tranquillement jusqu'à quelques mètres du portail d'entrée a Bhoundou. Là, Houlata s'arrêta une seconde et s'adressa à son frère.

- Mais toi mon frère, tu es un hypocrite, après tout tu n'as rien d'autre eus a faire que de me foutre la honte !

Surpris, Bakola regarda Houlata et dit.

- Mais pourquoi tu m'insulte, qu'ais-je fait de mal?

Aussitôt qu'il posa cette question, Houlata plongea la main dans sa poche droite et sortit l'argent.

- On m'avait pourtant prévenu, mais j'ai tenu à voire par moi-même, tiens, voici l'argent que tu as remis à Alahadji Lafou, si tu savais que tu avait du soutient là-bas, pourquoi m'avoir amené ?

Bakola ne parvient pas à prononcer un mot. Il prit l'argent, le reconnu aussitôt, vérifia en comptant. ■ C'est bien cet argent que j'ai remis au vieux, comment a su ? ■. Se dit-il à l'intérieur.

C'est là que Houlata le laissa et continua son chemin avec une déception qu'il n'avait encore jamais éprouver à l'égard de personne. Et dire que c'est son frère qui lui avait jouer ce tour, il n'arrivait à digérer. Mais tout au fond de lui, il venait d'apprendre une nouvelle leçon de vie : Il peut arriver que vous défendiez une personne parce qu'elle vous est chère, parce que vous êtes conscient qu'elle est la victime d'un mauvais coup et que plus tard, cette même personne vous plante un couteau dans le dos, vous avez des regrets, vous vous sentez trahis, mais ce qu'il faut prendre en compte, c'est le fait d'avoir put rétablir la justice, le fait d'avoir éviter à la victime d'être condamné à la place du coupable, du criminel, le reste, sachez que l'homme est

de nature traître à lui même.

L'essentiel, c'est d'aider. Ne vous laissez jamais d'aider autant que vous pouvez à maintenir une justice équitable dans ce monde. Ne voyez pas la façon dont les autres agissent, voyez simplement l'impact de ce que vous avez accomplis.

Chapitre IX : Houlata et la secte des sorciers !

Bakola s'était tiré d'affaire, la paix semblait avoir repris son cours normal, dit-on que : « Là où y'a la justice, y'a la paix ! ». Les villageois s'affairaient tranquillement à leur opération de défrichage. Certains d'ailleurs avaient commencé à semer leurs rizières en espérant que les premières pluies tomberaient dès le début du mois prochain. Le mois d'avril tendait petit à petit vers son bout.

Ce qui s'était passé chez Lafou, le triomphe imprévu de Bakola était resté dans les annales, mais pour d'autres, ceux qui se disaient que eux, ils sont les piliers de ce village, que rien ne peut marcher sans eux n'avaient pas vus cela de sous cet angle. Au sortir de cette assemblée, quatre de ces vieux s'étaient réunis secrètement dans une case autour de Modi Komissa et avaient décidé de faire quelques choses, sans quoi ils n'auront plus rien tant que Houlata serait en vie.

Puisqu'ils ne savaient pas quoi faire, Thierno Radioum leur avait confié qu'il savait quelques part un homme très puissant.

-...il pourra sans doute nous débarrasser de lui ! Avait-il assuré à ses compagnons.

Ils se quittèrent alors avec l'accord que deux d'entre eux, Thierno Radioum et Modi Komissa iraient voir cet homme.

- ...Qu'il demande un bœuf ou un Chameaux, nous le lui apporteront, pourvu qu'il nous débarrasse de cet homme ! » Avaient-ils conclus.

À Bhoundou, la vie avait repris son cours normal. Ils avaient repris les activités normalement, et avaient surtout repris les rencontres sous le manguier bénit pour partager les bols avec tout le monde. Maintenant, Houlata passait beaucoup plus de temps avec Babaen qui était petit à

petit en train de céder à la vieillesse. Le vieil homme ne pouvait plus se mouvoir comme avant, la majeure partie de son temps était voué à l'adoration et aux prières.

Un soir, alors que Hassima, le fils aîné de la vieille Golowi qui était très amie avec Assihatou la mère de Houlata revenait chez lui après une longue journée de défrichage, il connaissait une caverne où il savait que des porc-épic venaient se promener, il s'était résolu de monter la garde dans l'espoir d'en rôter un le lendemain. Assis tout haut sous les étoiles sur un arbre, il fut surpris par des voix dans la brousse. Juste sous ses pieds. Alors doucement, il écouta et entendit différentes voix qui répétaient ensemble la même parole, il les vit aussi roder autour d'un arbre vénérable de la brousse qu'on appelle : « Téliméli ! ».

- ...Mort à Thierno Houlata, fils de Babaen et de Assihatou ! Mort à Thierno Houlata, fils de Babaen et de Assihatou !

Ils répétaient ces paroles sans arrêt. Du haut de son arbre, Hassima les regarda faire. Puisqu'il avait bien préparé son nid, il finit par s'endormir au milieu de la nuit, mais quand le premier coq chanta, il se réveilla et vu les quatre hommes qu'il connaissait bien : Modi komissa, Thierno Radioum, Modi Ramani et Modi Samilou. Il vit qu'ils s'étaient donné la main et s'était séparé. Chacun d'eux pris la route qui lui menait chez lui avec la certitude que le fait était accompli exactement comme leur avait dit Böndö le magicien de confiance que Radioum leur avait recommandé. Il n'y avait donc plus qu'à attendre les pleurs pour aller aux funérailles.

De son côté, dès que Hassima descendit de l'arbre, il se dirigea directement vers Assihatou. Il la trouva et lui raconta sa mésaventure de la nuit précédente.

- Dites à Koto Thierno de faire attention, sa vie est en danger !

- Que Dieu te paie Hassima, je vais de ce pas prévenir mon fils !

Inquiète, Assihatou quitta sa maison et alla trouver son fils.

- Mère que me vaut ta venue aussi matinalement, tu vas bien ?

- Sort ici, j'ai quelques choses à te dire !

Quand il quitta le salon et se retrouva en face d'elle, elle avait le foulard sur tout le corps, le visage rempli d'inquiétude.

- Écoute mon fils, je viens de me séparer de Hassima, le fils de mon amie Golowi, c'est lui qui m'a réveillé aussitôt et il m'a appris quelques choses de très graves te concernant !

- Quoi donc ? Questionna curieusement Houlata.

- Il m'a dit qu'il a passé la nuit en brousse et qu'il avait surpris Thierno komissa et trois autres vieux sorciers du village en train de roder autour d'un arbre vénérable et dire : Mort à Houlata !

Mort à Houlata ! Ce que je veux, c'est que tu quitte ce village, ces vieux moi je les connaît, ils sont capables de tout !

Quand il vit que Assihatou était dans une inquiétude franche, il sourit une seconde, lui pris la main et lui dit :

- Mère, ne vous faites pas de soucis pour moi, ce qui aurait été plus facile pour ces gens, c'est de prendre un fusil et me tirer dessus en plain cœur, mais s'ils m'ont jeter un sortilège, ils seront les premiers à voir les conséquences !

- Toi mon fils, tu prends tout ce qu'on te dit à la légère, mais figure que je n'ai surtout pas envie de perdre encore un de mes enfants !

- Restez tranquille mère, confions nous à Dieu et tout ira bien, d'ailleurs prenez place, Natou est en train de finir la bouillie !

- Non, c'est tout ce que je suis venu te dire, je retourne chez moi ! Puis Assihatou reprit le chemin par lequel elle était venu. Houlata l'accompagna et sur la route, elle essaya de la rassurer.

Modi komissa et sa secte avait fini de faire ce qui était de leur travail, ils étaient donc dans l'attente du résultat qui ne devrait pas tarder.

Pour la petite histoire, quand les deux émissaires s'étaient présenté chez Böndö le magicien, il les avait réclamer un bœuf et une chèvre en contre partie de ses services. Il avait rassurer que si tout se passait bien, en trois jours, on ne parlerait plus d'un certain Houlata qu'en faisant allusion au passé.

- ...Allez y, faites comme je vous ai dis et laissez moi faire le reste, je vais envoyé un message qu'il n'oubliera jamais, à ce Houlata ! Leur avait dit Böndö le magicien.

Des heures passèrent. Arriva la première nuit après le délai fixé par Böndö le magicien. Modi komissa et sa suite étaient chez eux, chacun s'attendait à seconde suivante qu'on lui apporte des nouvelles pour l'informer que Houlata était décédé.

De son côté, Houlata était dans sa position, il passa néanmoins la moitié de la nuit à prier et à demander la protection auprès de Dieu. Quand il s'endormit au milieu de la nuit, il fit un rêve étrange mais très significatif. Dans ce rêve, il se voyait dans le marché de Namadi, une foule était autour de lui. Soudain, il aperçu de lui un gros chien noir qui fonçait droit sur lui. Sur le coup, s'adressant à la foule, il dit « : « Poussez vous, c'est pour moi qu'il vient ! ». Aussitôt, la foule s'écartant, le gros chien noir fonça directe sur lui, il l'attrapa d'une main, le frappa plusieurs fois par terre jusqu'à ce qu'il ait l'aire d'un drap de lit et le laissa tomber, le chien se trainant, repris le chemin pour retourner d'où il venait. À ce point, il se réveilla. Vu que le fajr

était tout prêt, il fit deux raka-at et se rassit pour continuer avec son chapelet.

Le matin, il raconta le rêve à Natou et ensemble, ils se réjouissaient qu'il ait pu vaincre le gros chien noir dans son rêve et surtout, que celui-ci se retourne d'où il venait.

Le jour parut et le soleil continua son parcours dans le ciel. Déjà très tôt le matin, Houlata pris son bol de Bouillie et alla s'asseoir sous le manguier bénit. D'habitude il prenait le déjeuner à la maison mais ce jour-là, comme pour dire qu'il accueillera à bras ouvert tout ce qui viendra à lui, même si c'est un gros chien noir, il avait décidé de passer la journée là-bas. Un peu plus tard, il fut rejoint par Diouhé qui habitait tout près, puis ainsi de suite, un à un, les chefs de ménages arrivèrent sous le manguier.

À côté, de l'autre côté du manguier, vers la mosquée, un groupe de garçons et filles plein de turbulence jouait au papa et maman.

Dans les cuisines, certaines femmes préparaient et d'autres quand à elles s'occupaient des graines sous le manguier-des-mortiers. Le son des pilons voyageait loin, transporté par les répondeurs de la montagne. On pouvait donc de loin, entendre les femmes piller le riz ou le fonio. Quand au maïs, il n'y en avait presque plus.

Vers 14 heures quand le muezzin commença son appel à la prière, on entendit un hurlement qui semblait venir de la montagne.

- Silence, écoutez, on dirait des hurlements ! Dit soudainement Diouhé.

- C'est exactement cela, écoutons voire !

- Taisez-vous !

- Vous, silence !

Et puis le vide s'posa, quand ils portèrent attention, ils entendirent clairement la voix dans cet hurlement qui disait :

- Houhouhouuu ! Böndö le magicien est mort ! Houhouhouuu, Böndö le magicien est mort ! Répéta la voix par trois fois de suite.

En fait, c'était Böndö le magicien de Radioum qui venait de tirer sa révérence après une courte maladie. Cette nouvelle attrista bien de gens, mais pour Houlata ce n'était pas une surprise. Il comprit alors que le gros chien avait finalement décidé de s'attaquer à son propre maître. C'est le principe de tel message magique, quand sa n'arrive pas à destination, sa retourne d'où sa vient. Böndö le savait bien.

Aussitôt que la nouvelle s'était répandue, Modi Komissa et ses compagnons se firent une idée de ce que sa pouvait bien être. Dans l'immédiat, une foule grandiose se mobilisa autour du

corbillard. Dans le cimetière, on creusa un trou et y mit le défunt Böndö. Puis le temps continua son cours normal, les morts sont morts, donc les vivants vaquèrent à leurs occupation.

Un matin, le jour où il était une semaine après l'enterrement de Böndö le magicien, s'était un jeudi, Modi komissa se leva chez lui et pris la route pour aller au champ. Sur le chemin, il ressentit comme une petite douleur dans le ventre, il fit demis tour et dit à sa femme Kadja :

- Je ne me sens pas bien, tu iras au champ avec les enfants, je vais bouillir quelques racines !

Mais à peine les siens s'éloignèrent son état empira. Il passa la journée dans sa cabane, sans manger, et au soir, il ne tenait plus sur ses jambes. Les voisins informés accoururent pour le voire, certains apporter une feuille, d'autre une décoction, d'autre un fruit, mais hélas, rien ne parvenait à apaiser la douleur aiguë que le vieux Komissa avait dans le ventre.

Le lendemain, au petit matin, on entendit à nouveau des hurlements de la montagne : Houhouhouuu, Modi komissa est décédé ! Houhouhouuu, modi komissa est décédé !

S'en était finit pour lui, les supplices de ce monde éphémère et infidèle. Ce jour-là, on passa la matinée à creuser la fosse. Puis après de longues prières, puisqu'il était des notables les plus connus et les plus crains du village, il fut accompagné dans sa dernière demeure. Thierno Radioum était là, au premier rang, il tenait le brancard sur lequel était allongée l'un de ses plus vieil compagnon. Il le regardait et calculait sans arrêt, au point de rester silencieux durant tout le processus d'enterrement.

Quand tout se termina, il était maintenant question de libéré le cimetière, mais quand tout le monde fut sortit de là, on ne vit pas Thierno Radioum. De demande à demande, on appris par les derniers à sortir qu'il était rester assis devant le tombeau du défunt. Deux jeunes hommes se dépêchèrent pour voire et il le trouvèrent là, assis, muet, incapable de bouger. Comme si des chaines étaient sortis de la terre pour le maintenir.

Finalement, c'est sur la civière qui avait amené son ami au cimetière que lui, on le ramena à la maison. Ce cas était tellement, que des bruits commencèrent à circuler, comme quoi s'était une bande de sorciers en conflits qui se mangeaient entre eux. Du moins, chacun interprétait selon lui et selon ce que tel ou tel lui aurait dit ou entendu dire. Dans le fond, personne n'arrivait à comprendre.

Une semaine plus tard, c'est-à-dire le samedi qui a suis presque à la même heure, les mêmes hurlements se firent entendre : Cette fois, elle disait clairement : Thierno Radioum est décédé ! Thierno Radioum est décédé ! Plusieurs fois.

À son tour, il fut enterré. En trois semaines, on avait mis dans la terre trois hommes presque tous disparus dans des conditions mystérieuses. De son côté, Modi Ramani s'attendait à son

tour, Modi Samilou aussi, car ils avaient tous compris ce qu'il se passait.

- « ...Mais je vous préviens dès maintenant, une fois le sort lancé, il devient irréversible ! »
Leur avait dit Böndö le magicien quand les deux sont venus le voire.

- Tempi, nous sommes prêts à tous pour en finir avec lui ! Avait répondu Modi Komissa, sans même prendre le temps de réfléchir une seconde.

Et exactement une semaine plus tard, un autre samedi, on enterrait Modi Ramani, puis le samedi suivant, Modi Samilou, le tout puissant chef de village s'en allait pour toujours. Les quatre compagnons les plus fidèles et inséparables étaient tous partis l'un après l'autre et dans un rythme effréné. Entre l'un et l'autre, il n'y avait que sept jours.

Quand à Houlata, rien ne lui était arrivé. Il continua sa vie tranquillement et encore plus fort qu'avant car plus tard, Lafou avait confié à quelques uns de ses plus proches, que Modi Samilou et sa secte s'était attaqués à Houlata dans le noire et que c'est ce qui leur avait coûté la vie dans des conditions mystérieuses.

- «...Je leur avait dis de laisser passé, mais eux, ils ne m'ont pas écouter ! » Conclut-il finalement.

Puisque garder un secret est impossible pour les hommes, le bruit commença à se propager partout comme une épidémie de choléra.

Tout le monde savait maintenant que si on voulait s'attaquer à Houlata, il fallait le faire en plein jour et devant tout le monde, dans la nuit, il était invincible.

Pour la petite histoire, quand Houlata en avait finit avec les eaux et forêts, il avait quitter Bhoundou et s'était rendu à Béssarel. Là-bas, il avait tisser connaissance avec un marabout venus de la tombouctou voisine. Il s'appelle Sirifou et était très initié dans l'art de la magie. Sirifou avait prit le temps d'écrire un tarissement avec lequel Houlata s'était frotter le corps durant sept jours. À la fin, Sirifou lui avait dit : « Mon cher ami, je ne dis pas de ce qui pourrait venir de Dieu, mais à partir de maintenant, la main et la bouche de l'homme ne saurait pénétré ton corps sous le soleil comme sous la lune. Au pire, celui qui essayera succombera de sa propre main ou de sa propre bouche ! ».

Et justement, l'histoire de la secte des sorciers en était la preuve que Sirifou savait de quoi il parlait.

Chapitre X : Des lèvres d'un sage, chaque histoire vaut un conseil !

L'aube s'annonça humide. Dans le salon, la lueur du jour se faisait voir dehors, le toit en tôles légèrement percés, sous la pression de l'abîme, laissait apercevoir une belle image du ciel bleu. Une belle nuit s'était défilée et de même, la matinée qui s'annonce promettait d'être belle.

- Oumou, la fille de votre sœur est arrivée ici hier soir, vous étiez à Namadi ! Lui dit Natou, qui comme à son habitude, s'affairait dans sa cuisine en fumée.

- La fille de ma sœur Mariama?

- Oui, vous savez qu'elle a des problèmes avec son mari !

- Non, je n'en savais rien, c'est quoi le problème au juste?

- Bon, elle m'avait dit qu'elle allait être là dès ce matin, attendez qu'elle vienne vous voir pour en parlé !

- Alors qu'elle ne tarde pas, je dois sortir !

- Et où allez vous aujourd'hui ?

En posant cette question, elle venait de mettre fin à la conversation sur ce sujet. Houlata n'était pas vraiment du genre à divulguer toutes ses destinations, comme pour dire qu'il y'a des choses qu'il faut garder pour soi-même.

- Est-ce que tu as finis avec le petit déjeuner ?

- Oui, c'est presque fini !

- Alors que ça vienne !

Le soleil se mis dans sa marche vers l'Ouest. Les heures se succèdent les unes après les autres. Au beau milieu de la journée, alors que Houlata était assis sous le manguier à quelques mètres de sa maison, à attendre le thé qui bouillissait sur le fourneaux en feux qu'entretenait Salam, le fils aîné de Diouhé, il vit venir de loin une femme qu'il reconnu comme Oumou. Elle approcha d'un pas à l'autre. À son arrivée sous le manguier, elle fit les salutations d'usage et chercha une place auprès de son oncle.

- Kaou, je suis venue ici hier, vous étiez absent ! Dit-elle. Ouvrant ainsi la porte à une longue conversation.

- Eh bien, vous avez raison Kaou, on m'a l'a dit, alors de quoi vouliez vous qu'on parle ?

Elle réfléchit une minute et reprit.

- Kaou, je suis marié, mais je ne suis pas heureuse, mon mari ne porte aucune attention sur moi même et au pire, il traite mes enfants, ses propres enfants comme s'il n'en était pas le père, au pire, il a quitter la maison et est parti habiter dans la maison de ma voisine, il ne me

regarde pas, ne me considère pas !

Elle parlait avec les larmes aux yeux et Houlata, sensible, lui accordait toute son attention.

- Calmez vous Kaou, dites moi ce que vous envisagez maintenant !

- Nnettoyant les yeux, elle repris : Kaou, pour être franche si c'est comme sa, je veut que sa s'arrête maintenant, je veut divorcer !

- C'est vraiment ce que vous voulez kaou?

- Oui kaou !

- Je comprends Kaou, je suis avec vous, mais avant de prendre une décision définitive, cette question concerne toute la famille, nous devons donc faire appel à une réunion de famille, invité la famille de votre époux à fin de faire ce que voulez. Mais d'ici là, prenez votre temps, écoutez moi attentivement, je vais vous raconté une petite histoire !

Oumou se pris une bonne position, ouvrit bec et oreilles et commença à écouter.

Dans sa voix douce, Houlata commença le récit : Jadis, dans mon village maternel, vivait autres fois une famille. Cette famille était composée de l'homme, ses deux épouses et les enfants qui étaient aussi nombreux.

La première s'appelait Linda, elle avait mise au monde six enfants dont les quatre premiers étaient de beaux garçons bien battus et dotés d'une force phénoménale au travail. Quand aux deux cadettes, elles n'étaient pas assez belles, mais elles avaient en elles tous les caractères de leurs frères. Bien battues et fortes.

La deuxième épouse s'appelait Bineta, hautaine, au point que ses voisines l'avaient surnommée Boungui, ce qui signifie « Orgueilleuse ». Boungui avait aussi le même nombre d'enfants que Finda dont les quatre premières étaient des filles, belles qu'elles étaient, elles avaient tout l'aire d'être des princesses et étaient bien traités comme telle. Les deux cadets étaient des garçons, beaux comme leurs demis frères mais n'avaient que cette beauté en leur avantage, de la force et du courage, ils en manquaient lamentablement.

Ainsi, la famille de Abulaye, comme il s'appelait le père, était un époux pas vraiment exemplaire. Au début, tout allait bien. Ils fonctionnaient comme une famille normale ou la mère, le père et les enfants assument pleinement leur responsabilité.

Plus tard, Abulaye décida pour des raisons qui lui était propre, de quitter Linda et ses enfants définitivement pour ne s'intéresser qu'à Boungui et les siens. Alors bien qu'il y'avait de la misère avant, à partir de ce moment là, la situation empira encore plus.

Cependant, Linda n'était pas qu'une femme ordinaire, sa réaction à cette situation fut tout aussi extraordinaire qu'elle. Au lendemain du départ de son époux, elle déploya tout son courage pour reprendre la situation de sa famille en main.

Toute seule et sans quelqu'un à-côté pour lui prêter main forte, elle se réveillait tôt chaque matin, sortait de sa maison, laissant ses petits et petites en sommeil, elle allait travailler pour des voisins ou des gens des villages environnants en contre partie de nourriture ou d'argent qu'il utilisait pour acheter des chaussures aux enfants.

Quand venait la saison pluvieuse, elle avait son champ de maïs ou de riz, alors les enfants allait travailler là-bas pour qu'elle aille dans ses activités habituelles. Quelques fois, elle alternait entre son champ et ceux des gens. Elle travaillait doublement aujourd'hui pour de la nourriture ici, de l'argent là-bas, cela lui permettait ainsi de passer du temps dans son champ. À la longue elle en fit une bonne stratégie. Et avec cette manière d'entreprendre sa vie et celle de ses enfants, Linda parvint à avoir le souffle un peu plus paisible.

C'est ainsi qu'elle vécut avec ses enfants, dans cette situation plus que précaire pendant plusieurs années, mais jamais même une seule seconde, elle ne perdit courage et foi en elle.

Quand à l'autre maison, celle de Boungui, la présence du père facilitait tout : Les enfants étaient bien vêtus, les garçons étaient comme des princes et les filles des princesses de cette époque lointaine.

Et la merveilleuse Boungui, elle, était une reine. Chaque jour était jour de fête, de la viande à volonté et la sauce, étaient mis les condiments les plus chères du marché situé au sud du village de Dalibo. C'est là où se croisaient marchands et clients pour faire des échanges le mercredi de chaque semaine. C'est-à-dire deux jours avant le grand marché hebdomadaire de Namadi où là, toute la sous-préfecture et même des marchands ambulants de Berinya ou Tangué y venaient en grand nombre et avec toute sortes de mets délicieux ou d'articles vestimentaires.

Des années passèrent, les enfants de Linda grandissaient bien, son premier fils qu'était Koto avait beaucoup grandi et la plus âgée des cadettes en était presque autant. Linda eut alors là une nouvelle opportunité de mieux s'organiser et améliorer les conditions de vie de la famille.

Maintenant que Koto et Djadja pouvaient faire quelque chose, elle associait au travail. Avec Djadja elle travaillait pour tel ou tel voisin en échange de nourriture. Quand à Koto, il partait chez d'autres voisins où il faisait des travaux en contrepartie d'argent uniquement de cette façon ils mangeaient et payait d'autres petits besoins. Les autres petits garçons quand à eux, devaient s'occuper du champ familial pendant que Töla la petite cadette se chargeait de cuisiner. Djadja lui avait appris tout pendant que leur maman était absente.

La merveille dans cette histoire, c'est que comme les enfants connaissaient bien la vie qu'ils menaient dans des conditions misérables, ils eurent l'intelligence et le courage d'aider Linda. Au travail, il employaient toute la force que Dieu leur avait offert, ils travaillaient encore, puis ils travaillaient plus dure du jour au lendemain.

Tu sais Fatoumata, quoi qu'il arrive entre vous, n'oublie jamais que ton père, peu importe son attitude en vers toi, c'est avant tout ton père. De même pour le père de tes enfants, n'oublie jamais qu'il est le père de tes enfants. Après toute cette souffrance, cet abandon, jamais un repas n'est descendu du foyer de Linda sans que la part d'Abulaye ne lui parvienne. Les fagots de bois que les garçons apportaient chaque jours étaient toujours divisés en deux parties, dont l'une allait directement dans la cuisine de Boungui.

La souffrance des uns ne réduit pas la vitesse du temps, tout comme le bien être des autres n'augmente point la durée de leurs vies. Beaucoup d'années étaient passées quand un beau matin, des pleures sortirent de la maison de Bineta. Abulaye venait de rejoindre sa demeure éternelle. Un autre matin, les morts n'avaient plus de place après le passage de l'oubli, mais hélas, la vie elle, ne s'arrête pas là, elle continua sa course effrénée.

Dans les semaines qui ont suivi, tout était entré dans les normes, mais hélas quelques choses avait changé de façon rapide et radicale. La situation des deux familles semblait prendre une toute autre tournure.

Chez Linda, la situation s'était grandement améliorée. Ses enfants avaient grandi et étaient devenus plus forts et plus courageux. Les trois années, Koto et Djogo et Antara commencèrent à voyager dans le pays voisins.

Les filles elles, Djadja étaient maintenant dans sa propre maison, mariée et relativement heureuse. Linda n'avait plus à côté d'elle que Töla la cadette et son grand frère Tassirou qu'elle n'acceptait surtout pas de laisser partir.

Leur situation d'avant n'était plus qu'une vieille histoire dans un passé lointain. Il y avait suffisamment à manger, Linda et ses enfants étaient bien vêtus. Mais malgré tout, Linda ne cessa jamais d'aller travailler chez les voisins pour aider ses enfants exactement comme ils l'avaient fait pour elle quand jusqu'à ce moment là. Mais pas seulement pour cette raison, elle voulait simplement en plus de se rendre utile aux autres, ne jamais oublier d'où elle venait.

Mais cela ne dura pas longtemps, un beau matin, la courageuse Linda déjà sous le poids de l'âge, ne pouvait plus aller travailler chez les voisins, elle n'en avait plus besoin ni pour la nourriture, ni pour les vêtements.

Figure toi qu'au même moment, chez la voisine de l'autre côté, Boungui qui avait tout eut, tout manger, tout acheter, qui s'était bien habillé, bien chausser du vivant de son époux, ne pouvait

plus avoir un bon complet que de la part de ses filles qui étaient toutes mariées à des gens pas moins ni plus modeste que leurs demis frères dans les années d'avant le changement.

Les deux princes, Bouba et Assimiou ne pouvaient même pas subvenir à leurs propres besoins, et maintenant, Abulaye n'est plus là, Il est loin, de l'autre côté de la vie, que faire ?

Rien n'est éternel. Mieux vaut commencer par casser des cailloux et finir par casser des œufs, que le contraire. Mieux vaut voler des œufs et obtenir une poule plus tard, que de tuer sa poule et finir comme voleur d'œuf.

Pendant le vivant de Abulaye, poursuit Houlata, Boungui et ses enfants s'était approprié de lui, pensant peut être que Dieu était indifférent vis-à-vis de la situation difficile que traversent les autres, or, Dieu fait ce qu'il veut et il veut ce qu'il fait.

- C'est ce que me disait ma mère, quand je me plaignait tout le temps de n'avoir mis au monde un garçon !

Eh bien, ta mère avait raison. Le temps passait, parmi les garçons de Bineta, l'aîné, Bouba s'était détaché du joug maternel. Il quitta le village pour descendre la vallée vers l'Est où il fonda un petit hameau de trois cases dans la brousse où ils avaient hérités de leur père des terres cultivables. Sa femme et lui vivaient donc dans leur nouveau logement.

Quand à son jeune frère Assimiou, il s'était marié et sous la pression de la situation, il avait quitter traverser la frontière pour aller vivre dans les Dowri du pays voisins.

Boungui n'avait plus de témoins dans sa maison, elle y vivait seule, toute seule et la case devenait plus grande d'un matin à l'autre. Le palais d'il y'a quelques années était devenu un vide désert où même les scorpions évitaient de s'aventurer.

Linda vivait maintenant dans une grande maison en toit de tôle que ses fils avait construit. Töla était assez grande pour s'occuper de sa mère et Tassirou se chargeait de faire les travaux de force comme défricher et entretenir le champs, apporter des fagots de bois et bien d'autres tâches, il était devenu l'homme de la maison. Chaque jour, Linda prenait elle-même le repas de Bineta qu'elle lui envoyait chez elle.

Quelques années plus tard, Boungui mourrait seule dans sa maison, à l'absence de ses enfants. Le palais resta vide, sans hérités. Ce n'est qu'un an après le décès de sa mère que Assimiou revint de son long voyage avec sa femme, après des années misérables passées au-delà des frontières. Il trouva que sa case était déjà englouti dans le sable. Devenus sans abrit, il demande l'aide de Tassirou qui lui fit une case en quelques jours pendant qu'il dormait dans la sienne et sa femme dans la chambre de Töla en attendant.

Mais à peine trois semaines après son retour, il tomba malade et mourut, laissant une veuve sans enfant totalement démunie.

De l'autre côté de la vallée, son grand frère qui espérait trouver la paix en quittant la maison, avait vécu le pire. Sa seule femme qui l'avait suivi partout sans jamais poser de questions était morte, lui laissant un garçon d'un an au quel il avait donné le nom de son frère Tassirou qui était le seul de la famille à participer au baptême. Dans ce monde vide où ils n'avaient ni voisins, ni visiteurs, totalement déconnecter du monde extérieur.

Obligé de revenir sur ses pas, il décida un jour de prendre son garçon et quelques petits bagages pour rentrer dans la case paternelle dans une franche désolation.

Houlata ne fatiguait pas et celle qui l'écoutait tout autant. Elle avait d'ailleurs plus d'énergie et d'attention qu'au départ.

Quand Bouba arriva dans le village, il retrouva le reste de la famille et essaya tant bien que mal de se reconstruire et ressusciter la maison de sa mère. Maintenant, Safi était revenue dans son foyer de mariage où elle s'acquittait des tâches ménagères. Ainsi, y'avait là, une veuve qui avait besoin d'être reprise, à côté d'un homme qui avait besoin d'une épouse. Les deux furent alors réunis, Safi prit alors le garçon et en fit son fils.

La famille de Bineta avait une nouvelle chance de régénération, mais comme si la malédiction en était faite, le destin décida autrement. Deux années passèrent et un beau matin, Bouba tomba sur le poids de la maladie. Quelques jours dans le lit, sous un coma profond, il céda à la fin, sous le toit familial comme son frère, ne laissant pour semence que le seul garçon qu'avait mis au monde sa première épouse Djénébou. Des héritiers dans la maison de Bineta, il n'en resta que ce seul garçon dont la destinée était encore obscure.

Pendant ce temps, alors que la maison de Bineta se consumait à grande allure, celle de Linda florissait à vive allure. La gloire, le résultat de toutes ces années de misère ne fut pas négatif pour la vieille Linda et ses enfants.

Ses garçons avaient tous grandi, Koto et ses jeunes frères étaient mariés à de bonnes épouses dont chacune d'elles avait sa propre maison et sa cuisine couverte de tôle.

En ce moment, à l'heure où je te raconte cette histoire, Tassirou le cadet est le président du district de Dalibo. Linda, encore vivante ne travaille plus même dans son propre champ, tu sais, cette dame est d'ailleurs d'une énorme corpulence, elle était l'épouse d'un de mes oncles maternels. Autrefois la bonne, aujourd'hui elle peut être fière d'avoir gardé la foi en Dieu et en elle-même.

- Quelle vie merveilleuse elle a vécu cette femme !

- Alors, si j'ai pris le temps de te raconter toute cette histoire, c'est pour t'amener à réfléchir sur la manière dont tu souhaites mener ta vie, la manière dont tu souhaites la terminer surtout. Pour te montrer que peu importe les difficultés du moment présent, seule l'avenir compte, tu dois garder la foi en Dieu et en toi-même. Si tu souhaites divorcer de ton époux par ce qu'il est négligeant en vers toi, nulle ne peut t'obliger à rester, tu es une femme libre de tes choix et tes décisions. Mais avant toute décision, fait en sorte que tu n'es pas de regrets !

- J'ai compris Bappa, j'en tiendrai compte !

Ainsi s'achevait la belle histoire de Linda.

Chapite XI : <>

Soudains on entendit des cris, de vrais cris de douleur, tel si quelqu'un venait de lui planter un couteau dans la chaire. S'était la voix d'une femme. Puis une vague de pleures perça les cieux, et plus de cris encore, plus de pleure.

- <>

Tout le voisinage se précipita dehors:

- Qu'y a t-il? Qu'y a t-il? S'écriaient femmes et hommes, jeunes et personnes âgées dans une course effrénée au secours.

Et puis d'un bond subite, plein de Violence, elle se projeta dehors, s'abattit sur le sol, se rua dans la poussière les mains sur le visage, les larmes sur les joues, elle pleurait, et elle pleura longtemps. Et puis l'homme qui la battait sortit la retrouver dehors, la frappa, des coups de pieds, comme si la rage le frappait par derrière et disait : <>. Quand on voit ce genre de spectacle, on se rend compte tout de suite qu'il y'a encore du chemin à faire, dans le réveil des hommes. Dans les radios, les télévisions, même sur les panneaux publicitaires ou sur les réseaux sociaux, on voit tout le temps des messages défilés, appelant les hommes à prendre conscience de ce fait, mais hélas. On voit, on entend, on en parle, mais on n'en fait pas une valeur, or c'est bien ce qu'il faut.

C'est alors que Khadi, la vieille voisine qui habitait en face, un pagne sur les épaules, se précipita vers eux avec vitesse, sans prendre le temps de se chausser. Vite et elle arriva et pris l'homme par derrière alors qu'il était flanqué sur le ventre de la femme, elle le jeta par derrière. La femme se leva aussitôt et se mit à courir en pleurant jusqu'à la devanture de l'appartement de Khadi. La vieille se saisit du collet de la chemise de Guinèbomboè, elle le gifla, le gifla à voix triplées, elle le frappa pour baisser sa colère.

-<>. La brave, elle le tenait si bien qu'il eu de la peine à respirer, il la tenait le poignet et elle le serrait encore plus dans ses mains par la gorge. Une petite foule s'était formée au tour de lui, des injures aux lèvres et de la colère dans les yeux.

Il le méritait.

Il dormait si profondément, Ramadan. Le moi de ramadan était à ses un tiers. Comme d'habitude, toute la famille s'était réunit à quatre heure et dix minutes pour le: Sougouli. Après quoi ils s'étaient remis en mode sommeil, le sien fut si profond qu'il ne se réveilla que tard. La femme battue, elle s'appelait Mamata.

Mamata en sanglot, était assise à la véranda avec son œil aussi gros et rouge qu'un citron. Celui qu'elle appelait son mari avait réussi à se tirer des mains de la vieille Khadi après que le pagne de celle-ci s'était détacher de son coup et qu'elle fut obliger de le lâcher pour le rattraper, il en profita pour se sauver en vitesse.

Raguaia, qui s'était depuis le début rendu au près de Mamata pour la consoler la sommait sans arrêt de partir à l'hôpital ou de faire appel à un médecin dans une des cliniques privées du quartier. Elle n'y répondait point. Elle saignait et elle pleurait, mais elle avait le cœur lourd et remplie de désolation. Elle ne voulait pas le mettre dans des probablement.

Une dizaine de minutes s'écoula, Guinèbomboè revint par le couloir avec sa face de ras il dit à Mamata:

-Lève toi et allons à l'hôpital, tu vas te faire soigner!

À cet instant précis, elle voulut le suivre, mais Khadi ne la laissas pas faire. Elle n'avait pas confiance à cet homme qu'elle venait de découvrir. « C'est un animale », se disait-elle au plus profond d'elle même. Elle retint Mamata en disant:

-Reste assis et puis elle s'adressa à l'homme: Elle n'ira nulle part, et même si elle devrait se rendre à l'hôpital, elle n'ira pas avec toi! Guinèbomboè n'insistas pas, il se retourna et partis d'où il venait par le couloir.

- Il pourrait l'emmener et la tuer ! Dit Khadi.

- Il faut qu'on appelle un membre un de sa famille pour les informer ! Dit Raguaia.

- Elle n'a pas de famille proche d'ici, dit khadi, par contre il y a son jeune frère pas loin d'ici, je vais l'appeler ! Elle prit son appareil et appelas Mohamed, le jeune frère de Mamata.

- Il arrive ! fit-elle en raccrochant le téléphone.

A la devanture de Khadi, le voisinage, la plus part des femmes s'étaient réunit au tour de la pauvre Mamata. Quand certain disait : « Il faut porter plainte ! », d'autres ajoutait: « tu dois

voire un médecin ! ». Mamata ne semblait pas vouloir penser à porter plainte. Son cœur planait entre Amour et soif de vengeance, mais le premier semblait avoir pris les dessus. Elle préféra le silence plutôt que la raison. Elle la boucla.

Alerter par le bruit, le sage du quartier, le marabout, imam Houlata s'était rendu au près du propriétaire de la concession qui avait tout vu et entendue de l'histoire, mais qui avait préféré rester muet et laissé faire Guinèbomboè. Estiment que : <>.

L'imam le trouva assis de l'autre côté du bâtiment, derrière, là où des maçons qui étaient restés inertes, indifférent s'affairaient à bâtir le mure des toilettes extérieures.

- Est ce que tu as vue ce qui se passe dans ta propriété?

- Non je ne rien vue! Répondit Bankhikanyi. C'est un homme de grande taille, gros et gras, un peu discret et hautain comme on pouvait le voir dans sa demarche. Quelques fois, quand il passait devant un groupe de jeunes gens en pleine séance de thé, on voyait tout de suite des grincement de dent et des clignements d'yeux. << Regarde le, on dirait qu'on lui mit un balais dans le derrière !>> Disaient certains, en y accompagnant un rire moqueur.

- Est ce que tu sais que si tu regarde cette femme se faire tuer par un vulgaire mari dans ta concession sans intervenir tu seras pris pour responsable de cela?

Bankhikanyi fut surpris, mais ne répondit pas mot.

- Ce n'est pas responsable de ta part de rester comme ça sans rien faire ! Lui dit Houlata qui semblait déçu par les agissements irresponsables d'un homme qu'il respectait tant jusqu'à ce matin là.

C'est alors que Bankhikanyi se rendit compte de l'erreur qu'il avait commis et commettait sous son toit. Il se rendit immédiatement au près au près de Mamata, au tour de laquelle ne se parlait que de plainte contre Guinèbomboè. Bankhikanyi se décidas de tout faire pour apaiser les tensions et écarter toute idée de plaintes qui impliqueras sa responsabilité pour non assistance à personne en danger.

- Quel mari conscient peut-il ainsi battre sa femme ?

Cri-t-il en arrivant.

- Où il est passé cet imbécile? Demanda-t-il pour la forme.

- Il est parti, ce bourreau ! Dit Raguia.

- N'allons pas à la gendarmerie, Mamata aime beaucoup son mari, elle l'aime beaucoup, elle ne peut pas porter plainte contre lui !

Mais Khadi ne se fias pas à la proposition de Bankhikanyi. Elle avait son idée de ce qui était le plus juste.

C'est à elle de décidé, personne ne peut décider à sa place si elle va porter ou pas plainte contre lui !

Mamata restas muet, elle ne savait pas quoi faire.

- Ne la pousser à perdre son mariage pour une simple égratignure, elle ne peut pas porter plainte contre son mari !

À ce point, Ramadan se dégagés de son lit, sorti, fit son ablution et alla faire sa prière de l'aube. Bassirou qui s'était lui aussi rendu chez Khadi pour voir Mamata revint tout bredouille.

- Tu as vue l'œil de cette dame ?

- Quelle dame?

- Celle que nous trouvons souvent devant la chambre de Ladji quand on y emmenait nos appareils pour brancher!

C'est ainsi que Bassirou le renseignas sur ce qui était arrivé à Mamata. Mais quand il lui dit en même temps qu'elle n'avait pas accepté qu'on porte plainte à Guinèbomboè, Ramadan se senti décourager à l'idée qu'une femme qui avait subit de tel coups, une telle violence, une inhumanité ne veuille pas porter plainte contre:

- Contre cette brute sauvage?

- Oui, elle ne veut pas perdre son mariage ! Ajouta Bassirou.

- Elle doit garder le courage et pardonner !

- C'est son mari, c'est normal qu'il la batte si elle est fautive !

Ceux et celle qui venaient, chacun avait sa propre manière de voir les choses, mais la majorité estimait que la femme devait accepter son sort, se résigner, garder le silence, même si elle avait mal à cause des coups.

Le plus souvent, ce genre d'idées est très répandu parmi les esprits des gens. Un changement de mentalité devient très compliqué dans des cas de ce genre. L'esprit humain, est très difficile à métamorphoser, celui d'un peuple coincé dans une spirale de traditions et de coutumes parfois dépassées en est encore pire, le changer, c'est comme vouloir creuser un tunnel dans le mont lours, ce n'est pas impossible, mais c'est sans issue.

Si attristé par la nouvelle, il ne put rien dire de plus. La vieille bien avertit s'était rendu compte de l'inquiétude de Bankhikanyi qui essayait d'écarter toute idée de plainte en se focalisant sur

les sentiments que Mamata ressentait pour lui, pour son mari Guinèbomboè.

De là, Khadi décida de se rendre auprès de Manguè, le chef de quartier pour le raconter les faits et lui demander des recommandations. Manguè recommanda à Khadi de prendre Mamata et de l'accompagner à l'hôpital la plus proche pour qu'elle se fasse prescrire une ordonnance à la charge de Guinèbomboè, bien que celui-ci avait disparu depuis des heures. Mais quand Khadi revint la trouver, elle n'eut pas le vouloir de l'accepter. Elle préféra le silence, sans soin, sans justice.

L'imam auquel une information était parvenue, lui disant que quelqu'un avait défriché sa parcelle et était en phase de la mettre en vente et qu'il devait s'y rendre immédiatement pour faire quelques choses au plus vite. Il prit alors la direction de Newsville, le quartier nouveau où se trouvait située la parcelle. Ramadan qui le vit partir se mit sur ses pas.

- On part ensemble voir l'état du terrain?

- Oui !

- Achète un passe internet et regarde si ton frère est ou pas en ligne!

Ramadan acheta le permis de connexion et ouvrit le compte Messenger de Houkata mais il trouva que Salihou son frère avait quitté depuis des jours.

- Il n'est pas en ligne ! Dit-il à son père.

Arriver sur la parcelle, ils trouvèrent exactement qu'elle était défrichée et prête pour une vente. La vieille voisine qui venait à peine d'achever la construction de sa maison et qui y était revenue aussitôt habiter était là sur la terrasse avec sa mère encore plus vieille qu'elle et quelques uns de ses enfants

- Il est venu ici hier, il m'a demandé qui m'avait autorisé à travailler sur la parcelle, je lui ai dit d'aller voir Bourkinabéli et puis il est parti !

- Le maudit, dit le vieux, il croit qu'il peut venir s'approprier la terre des gens comme bon lui semble !

- En tout cas il en a bien l'intention !

- Eh bien il me trouvera au carrefour. Il faut juste que vous fassiez quelques choses sur la parcelle, sinon je serais obligé d'emmener la famille pour le faire!

- Ne vous inquiétez pas, je ne manquerais pas d'y mettre du manioc et des aubergines !

Alors le vieux, suivi de son fils se remit sur la route en contournant et en observant les constructions qui se faisaient au tour. De belles maisons, modernes, modèle chinoise. Ils arrivèrent chez Bourkinabéli qu'ils trouvèrent en train de sortir pour se rendre à la ferme dont il

était le gardien. Bourkinabéli expliqua à l'imam que l'homme en question était venu le voir le jour précédant pour se renseigner sur la façon dont Houlata avait acquis la parcelle. Il expliqua au vieux qu'il avait dit à l'homme qu'il avait acheté cette parcelle malgré ses dimensions incomplètes mais qu'il avait décidé de la garder.

- Je lui ai dit que s'il cherche un terrain cultivable, qu'il vienne me voir, mais s'il veut des problèmes qu'il essaie de s'approprier ta parcelle ! Conclu le fermier.

Bourkinabéli expliqua à Houlata qu'il s'agissait d'un homme de grande taille qui roulait tout le temps en moto et qu'il était déjà un habitué de ce type de travail: Revendre une parcelle à deux ou trois clients; Revendre les parcelles d'autrui. Deux faits juridiquement constitutifs d'infraction.

Et puis Ramadan et son père retournèrent à leur domicile avec deux cœurs apaisés.

En arrivant en face de la concession de Khadi où Mamata poussait encore ses interminables cris de douleurs, Son œil avait déjà si grossi qu'on aurait dit une pamplemousse introduit dans le trou à la place de l'œil, Bankhikanyi s'était rendu chez le chef de quartier qui lui dit la même chose qu'il avait entendu de l'imam Houlata. Il avait donc cherché à faire venir un médecin qui s'occupait déjà à nettoyer l'œil enflé.

- Veillons voir ce qui se passe ici ! Dit le vieux qui se dirigea aussitôt vers la foule. Ramadan s'arrêta un moment à l'écart d'où il observait la scène et entendait les discussions sans arrêt entre partantes d'une plainte et opposante à toutes idées de plainte qui soutenaient que porter plainte contre son <> c'est mettre aux enchères son jeune mariage.

La nuit tombant, alors que Newsville était engouffré dans une obscurité indescriptible, Guinèbombo se faufila dans l'obscurité, traversa le voisinage, ouvrit l'appartement de Mamata et emporta tout son contenu. Le matin, Bankhikanyi fut surpris de trouver la fenêtre de l'appartement ouverte alors que Mamata s'était en pleine journée rendu auprès de sa famille. Aux premiers instants:

- Peut-être qu'elle est revenue dans la nuit ! pensa-t-il.

Mais à force que le doute persistait dans son ventre, il jeta un œil par la fenêtre et fut surpris de trouver le salon vide.

En effet Mamata est une femme très souriante au visage qui reflète le courage, la soif d'indépendance et la bravoure face aux multiples difficultés de la vie. Séparé de la fougue familiale, elle s'était mise à l'écart de toute idée de parasitisme et avait loué un appartement d'une chambre et salon où elle payait deux cent mille franc de loyer. Elle s'était faite commerçante. Elle vendait diverses choses, divers articles qui lui rapportaient suffisamment

de bénéfice pour lui assuré la modeste vie de célibataire sans enfant.

Elle vadrouillait parmi les quartiers, dans les rues poussiéreuses de Newsville, une marmite sur la tête, un seau d'eau plein de quilleurs et de bols et elle criait sans arrêt:

- Des mangues douces! Achetez des mangues! Achetez des mangues ! Des mangues sucrées !

Déjà connue dans les rues de Newsville pour sa douce et large main, elle ne passait pas plus de deux heures à vadrouiller. Tantôt quelqu'un appelait par ci, un autre par là, une à droite, une autre à gauche. Elle avait nombreux clients aux qu'elles elles faisaient des livraisons à domicile.

Elle ne manquait de rien. Elle suscitait la jalousie de ses paires.

Et puis un jour alors qu'elle faisait une livraison pour Bintima, une de ses clientes du secteur plateaux, elle rencontre un homme pas loin de là qui la saluas si bien qu'elle faillit trébucher d'admiration pour sa voix. Bien vêtue, souriant joliment, elle était en phase de craquer pour cet inconnu que le hasard avait mis sur son chemin.

- Je veux une mangue ! Dit l'homme.

Elle ne risqua pas de faire semblant de n'avoir pas entendu. Elle fit vite de se décharger du fardeau qui lui pesait sur la tête, il l'aida même à la poser au sol, et puis elle prit un caoutchouc, ouvrit sa marmite, empoignas la passoire qu'elle plongea dans la patté de mangue et déversa deux coup dans le caoutchouc. Elle en ajouta une de plus comme cadeau exceptionnel, attachas le caoutchouc et le tendit à son client.

- J'en ais ajouter une pour vous comme c'est la première fois que vous m'en achetez !

- Vous n'auriez pas dû, ça vous fait un petit bénéfice de moins !

- Ça vaut le coup, ne vous inquiétez surtout pas pour moi, tenez et ne regrettez surtout pas !

- Je ne risque pas de regretter, suffis le fait qu'elles soient l'œuvre d'une si belle femme que vous êtes !

- Oh non, ne me flattez pas, je ne suis pas du tout belle !

- Alors il n'y en a pas une seule qui vous soit comparable de toutes celles que j'ai rencontrées, vous êtes parfaite dans votre corps !

- Si vous m'aidiez à mettre ce fardeau sur ma tête !

- Vous résidez dans ce quartier?

- Oui !

- Vous êtes marié si je me permette?
- Non, pour quoi?
- Alors vous pourriez m'invitez chez vous peut être?
- Non, n'y pensez même pas, je regrette !
- C'est parce que je suis inconnu pour vous, ou peut être que je ne mérite pas une incitation de votre part?

<> Se dit-elle silencieusement.

- Non ce serait folie que de dire que vous ne le méritez pas, mais désolé je regrette, je dois y aller, j'ai d'autres clients qui m'attendent !
- Vous pensez qu'on pourrait se revoir plus souvent?
- Je passe tous jours par ce chemin à la même heure !

Et puis l'inconnu, beau parleur se chargea tout seule de la prendre et poser la marmite de mangue sur sa tête. S'était pour l'observer de plus près, croiser ses yeux, lire dans ses pensées.

Et puis s'éloigna le cœur en sursaut, la femme que l'amour commençait déjà à surchauffer dans le ventre. Depuis ce jour, Mamata et le gentil homme se voyaient quotidiennement au point qu'elle pressait de terminer sa cuisson, sortir de sa maison et prendre ses habituelles directions.

Durant les premières semaines, ils se contentèrent de se croiser sur le chemin, échanger quelques paroles et prendre congé l'un de l'autre.

À la troisième fois alors qu'elle avait passé la nuit dernière entière sans sommeil. Elle réfléchissait, réfléchissait encore et encore, elle pensait constamment à cet homme, son cœur et son esprit entremêlé animait un spectacle affreux au fond d'elle. Elle était comme envoûtée par cet homme: Éloquent, à l'allure intelligent, élégant, moderne rien qu'à son mode vestimentaire. Il était envoûtant et il venait de l'avoir, elle, sans effort et sans force.

Elle était simplement amoureuse.

N'kany la vendeuse d'ananas revint à cet instant accompagné de Fleure, sa compagne inséparable. Elle fut surprise d'apprendre que Mamata avait été sauvagement battue. Et quand elle regarda son visage et découvrit cette boule rouge, comme si son œil était sorti de son logis pour prendre l'air, elle fut plus qu'énervée, elle fondit en larme.

- Quel genre d'homme peut-il battre ainsi sa femme? Où est-il passé?

- Ce fou, il est parti ! Dit Raguia.

- Ah, s'il avait fait ceci en ma présence, je jure que je l'aurais mangé crue, sans mettre du sel !

Au bout du moi, Mamata qui se dit rassuré et certaine de son cœur, certaine que cet homme pouvait devenir son âme sœur, elle l'invita à voir son appartement.

- C'est un formidable appartement que vous avez là: Spacieux, Carrelé, Pourvue de plafond, Électrifié !

- Vous trouvez vraiment qu'il est parfait ce monstre apparemment?

- Oh, à quoi bon habité dans une villa cinq étoiles, si on finira dans un trou d'un mètre, dans la poussière ou dans la boue !

Mamata trouva en cet homme une telle sagesse qu'elle s'imagina loin, si loin qu'elle se vue dans ses bras, toute heureuse, comblée, lavée de cette impression que sa donne dans ce quartier d'être une femme et d'habiter seule. Aux yeux du voisinage, elle n'était qu'une rebelle qui a dû quitter sa famille pour traîner dans les quartiers et certaine se <> pour assurer sa vie.

<> Se demandaient souvent celles qui venaient la voir, quand elles retournaient chez elles.

<> Allèguent ceux qui prétendent se faire une idée de tout et qui se donnent unilatéralement le droit de juger les autres, même si, ils ne les connaissent pas d'un seul cheveu.

Malheureusement, c'est de la nature humaine que de porter des jugements sur tout. Tout ce qui n'est pas conforme aux comportements qui sont les leurs. Comme pour dire que la différence est anormale, or c'est bien en celle-ci que réside la raison de vivre en société, la richesse de chacun, le profit de l'homme au côté de l'homme, le goût de la vie.

Dans l'une des fois où Mamata était venue voir la bonne Khadi, elle lui raconta le coup de foudre qu'elle avait eu.

- Son image me hante, dans mes rêves, nuit et jour !

- Ça fait combien de temps que vous vous connaissez déjà?

- Un moi et une semaine déjà ! Lui appris Mamata.

- Tu es seule, et à ce qu'il me paraît tu l'aime bien !

C'est là que Khadi encouragea Mamata à se dévoiler à cet homme. Un moi, c'est normalement assez de temps pour établir une connaissance et penser à une relation intime et plus durable: Le mariage.

Chose à laquelle Mamata avait si longtemps espérer, s'était l'occasion à ne pas rater pour elle. Un coup de chance, une offre du destin.

Au bout du moi, le deuxième, au troisième rendez vous chez elle, elle se laissa aller et se laisser prendre, elle tomba en fin dans ses bras. Puis la nuit passas et Guinèbomboè s'éclipsa. Il commença ainsi à revenir plus souvent chez Mamata. Parfois venir par surprise, par venir aux milieux de la nuit, s'était tout fait, plus rien pouvait se mettre entre deux âme liée par l'amour. Mamata parcourait les quartiers de Newsville pendant la journée et revenait à seize heure, allumait un feu, bouillissait de l'eau, mûrissait du riz et nourrissait son homme. Avec le fruit de ses forces, son argent et ses sueurs. Et elle en était fière. Mamata rayonnait en fin, chose qu'elle attendait si longtemps.

Deux semaines passées, Khadi se rendit à la mosquée, où avec les imams et les sages du quartier, elle devint le témoin et bénit les deux mariés.

Sous la dent du monstre:

Un moi après leur mariage, Guinèbomboè dit à Mamata:

- Je veux que tu arrête ton commerce !

Pour la première foi, elle fit semblant de ne pas entendre. Elle continua de vendre, tantôt ceci, tantôt cela. Guinèbomboè lui se revenait à midi, passait ses journée dans le monde virtuel et se couchait tard.

Quand il remarqua que sa femme ne faisait pas attention à ce qu'il lui avait demandé, il réitéra plusieurs fois son vœux.

Un matin, Mamata se réveillait tôt comme il était de son habitude, elle se prépara pour se rendre au marché, acheter sa marchandise: Les mangues. Mais surprise fut elle lorsqu'elle se heurta au refus de son mari qui ferma la porte devant elle et retourna sous sa couverture.

- Qu'est ce que tu fais? Lui dit-elle.

Il resta muet. Elle le parla sans arrêt et il ne trouva pas de mot à lui dire, il garda le silence. Au finale elle renonça et comme à son habitude, ce n'est qu'à midi qu'il ouvrit la porte et sortit dehors. Mamata n'en fit pas un drame, elle fut tout de même ébahit du geste de cet homme.

C'est ainsi qu'ils vécurent durant les prochains jours. Mamata se contentait de sortir son portefeuille, et de les nourrir de son épargne qui maigrissait à force de tout le temps sécréter sans en absorber. L'argent qui pond et qui ne s'accouple pas n'est pas fécond. Il finira par finir.

Elle se rendit au près de Khadi pour trouver les bonnes conduites à tenir. Elle lui raconta les faits tels qu'ils s'étaient produits. La sage vieille imprégnée pleinement de l'éducation qu'elle reçut il y a longtemps de sa mère, que celle-ci reçut de la sienne, celle-ci de la sienne et ainsi jusqu'à elle. Elle se sentait fier de pouvoir transmettre quelques choses qu'on lui a transmises

avec fierté. Elle conseilla à sa protégée de se soumettre aux désires de son époux comme le ferait une bonne épouse, africaine, d'au lointains paysages, sur les rives polluées de l'océan atlantique.

Guinèbomboè sentait son projet se moulé petit à petit à chaque fois que le soleil se couchait et qu'il se levait. D'une goutte à l'autre, se remplissait le seau qu'il avait mis sous sa gouttière. Insensiblement mis au four, Mamata grillait petit à petit, elle fondait comme une huile de karité, perché au dessus du seau que son époux avait soigneusement. Le bon prédateur ne bondit pas sur ses proies en comptant sur le hasard: J'attrape ou il m'échappe. Le bon prédateur commence par baliser son terrain, il prépare son guet-a-pain, il contourne et vient par derrière sa proies, il la caresse, il la pousse doucement, tendrement. Elle se jettera par elle même dans le trou devant elle creuser, de sorte qu'il n'y a qu'une seule possibilité: Je l'attrape.

Si triste que cela parait pour les proies en vues, les pêcheurs ont la plus forte chance de prendre leurs cibles dans leurs filets. Guinèbomboè lui, déjà bien installer, ne risquait pas de rater son coup. Après tout Mamata, dans sa naïve naïveté, lui vouait une confiance inconsommable, incommensurable.

Grand connaisseur des affaires obscures de Newsville, Guinèbomboè commença des sorties nocturnes ou du moins, il les recommença puisqu'il en était déjà habituer depuis toujours. Il arriva que Mamata en fasse le constat, mais elle resta là à s'imaginer des idées et à attendre que son bien aimé décide d'assouvir sa brute curiosité. Ce qu'elle n'obtint pas si vite, elle attendit au point qu'elle s'impatienta.

Et puis durant une nuit alors qu'ils étaient au lit, elle se décida:

- Chéri ! Dit-elle doucement.

- Hum ! Grognas l'homme.

- Peut tu me dire, où es tu aller ces nuits dernières?

À cet instant, il eu comme un petit doute qui lui étranglas le ventre: <> Se demandait-il en toute discrétion. Mais il fit semblant et ne donnas aucune impression à son épouse.

- Où je partais tu dis?

- Oui, tu ne m'avais pas entendu?

- Bien sûr que oui, mais pour quoi veux tu le savoir, dis moi, hum, pour quoi chérie, tu n'imagines quand même pas que j'oserais te tromper?

- Non, je demande juste où mon époux est-il allé ces nuits dernières?

- D'accord je vais te le dire, je suis passé voire un ami avec qui j'ai déjà eu à traiter quelques affaires !

- Et quel genre d'affaire? Pour quoi, il fallait que ce soit en pleine nuit?

- Par ce qu'il vient de loin et qu'il devait rentrer dans la même !

- Et d'où a-t-il bien pu venir?

- Mais chérie, pour quoi me poses-tu toutes ces questions? Miaula-t-il pour mettre fin à la conversation qui s'allongeait il le sentait progressivement.

Mamata dû arrêter ses questions et fondre au silence, de toutes façon elle ne croyait plus un mot de tout ce que venait de lui dire Guinèbomboè.

En effet Guinèbomboè avait bien raison.

Il passait la moitié des nuits chez Guinèmati, un jeune riche, hautain, mystérieux, qu'on ne voit jamais travailler, mais qui est toujours bien habiller, dans une voiture extravagante. Guinèmati était si doux, plus que Guinèbomboè, il avait souvent épousé des femmes à joliesse inégalée, qu'il emportait pour de long voyages de lune de miel.

Deux parfois trois ans après, il joignait la famille pour les annoncer que son épouse est en bloque pour une césarienne, et puis quelques heures après, il les annonçait qu'elle était morte en voulant donner la vie.

- << L'enfant n'as pas survécu !>> Concluait-il.

Les familles de celles-ci se contentaient de le croire sur parole et de profiter de l'argent que le bon gendre les ramenait après, pour des condoléances.

Pour cette fois:

- Je vais aller avec ma femme dès cette nuit, nous nous somme marié hier. Après tu dois tout faire pour me rejoindre au plus vite avec la tienne, comment elle s'appel même?

- Mamata !

- Eh bien tu dois emmener Mamata d'ici le moi prochain, j'espère que tu es averti !

Guinèmati s'était remis sur son chemin, accompagné de Finda sa nouvelle épouse.

Guinèmati avait rencontré Finda à travers une de ses connaissances de Freetown, Samoura, un jeune promotionnaire de Finda qui la savait belle intelligente. Exactement le genre de profil que Guinèmati lui avait décrits.

À la suite des présentations, Guinèmati fit vite de payer sa dote, lui organiser une cérémonie de rêve, de sorte qu'elle ne dise jamais avoir manqué de quelque chose le jour de son mariage. Entre les présentations et le festin, ils n'eurent qu'une semaine d'attente, d'impatience, le temps que Guinèmati vienne et que les noces soient célébrés.

- Il se trouve qu'à mon travail on ne me donne que deux jours de congés, il faut qu'on y aille au plus vite ! Avait-il annoncé à ses beaux parents qui ne pouvaient que donner leur accord, après tout c'est tout ce qu'ils souhaitent maintenant pour leur Finda, trouver un époux qui prendra soin d'elle, et Guinèmati avait montré tous les caractères de cet homme.

C'est à la suite de cela qu'il avait embarqué avec son épouse et s'apprêtait à retourner d'où il venait, mais avant qu'il n'y aille, il devait passer dire quelques mots à son ami.

Dans la semaine ayant suivi, après que Mamata lui ait posé cette série de questions, Guinèbombo lui dit :

- Chérie, je dois aller à Freetown pour des affaires et je voudrais y aller avec mon épouse, qu'en dis-tu, hum ?

- À Freetown ?

- Oui, à Freetown !

- Et pour quel genre d'affaires dont tu ne m'en a jamais parlé ?

- Réfléchis sur le sujet, j'attendrais patiemment ta réponse ! Lui dit-il en changeant de ton.

Mamata n'y accorda pas grande importance, elle se contenta de se poser des questions dont elle n'avait aucune idée de réponse satisfaisante.

Elle alla voir Khadi pour trouver conseils.

- Il n'est plus l'homme que j'ai aimé, il est devenu mystérieux et fermé, il a complètement changé Tantine !

Se plaignait-elle au près de la vieille.

- Ma fille, les hommes sont tous pareils tu sais, ce sont des chats, quand ils nous caressent, c'est pour une tasse de lait. Ton mari ne fait pas exception, néanmoins je dois te dire que je ne fais plus trop confiance à cet homme, ces derniers jours je l'ai vu dans mes rêves !

- Dans tes rêves, et comment l'as-tu vu Tantine ?

- Ma fille, je ne peux te parler de mes rêves, je te dirais juste que si par hasard il te disait de l'accompagner pour un long voyage, n'y vas surtout pas, tu m'entends, n'y vas pas !

- Justement, il y a quelques jours, il m'a dit de l'accompagner à Kempe !

- Ma fille, c'est bien ce que je craignais, surtout ne fait jamais sa. Mais écoute moi, tu ne lui montre surtout pas que tu n'es pas disposé à voyager avec lui, tu garde le silence et quand il te le demandera encore une fois, dit lui que tu préfère l'attendre ici jusqu'à son retour !

- D'accord !

Deux jours passèrent et puis dans la matinée du troisième, Guinèbomboè vint trouver son épouse pour avoir sa réponse. À sa forte surprise, elle n'accepta pas sa proposition. Sur les champs, il se contenta d'avaler le coup et de garder le silence.

Guinèbomboè n'en fit pas un drame, il sentait simplement que son coup venait de foiré pour cette fois et qu'il s'était tromper de cible. Il fallait maintenant chercher un moyen de se débarrasser de Mamata.

Non seulement il s'était rendu compte que Mamata ne lui faisait plus confiance, donc elle ne lui était plus utile en rien.

Le temps passait vite, et trois mois, s'était écoulé depuis qu'ils s'étaient unis pour le meilleur et pour le pire. Comme son époux n'avait pas dramatisé, où du moins n'avait extériorisé sa colère assez vite, elle s'imagina qu'il s'était plier à sa volonté et avait finit par renoncer aux idées et à la méfiance qu'elle nourrissait à son égard.

La vie repris son cour normale jusqu'au matin où Guinèbomboè s'était en fin décider de mettre un terme à sa longue patience.

- Chérie, tu dois aller rendre visite à la famille au village !

- Non, je n'irai pas cette fois, j'attendrais après la fête pour y aller!

- Et pour quelle raison, je dis que tu iras au village et tu iras, fin de discussion !

Ils tiraillèrent un long moment. Et puis d'une seule coup, l'homme bondit sur Mamata avec des coups. Comme elle ne manquait pas de force, elle résistas un moment, mais finit pas céder sous l'affluence des coups et la sauvagerie de Guinèbomboè...

Du côté de Freetown, Finda vivait bien avec son époux, elle s'était habituer au climat des lieux, petit à petit elle se fondait à la masse. Son époux Guinèmati, avec qui elle entretenait une extraordinaire relation conjugale. Lui il était tour le temps en voyage d'affaire, et elle, s'occupait bien tout à son absence.

Un jour alors que Guinèmati sortait : <> l'avait-elle confié avant de lui remettre une valise remplie de billet de banque qu'il avait même ouvert pour montrer son contene à Finda:

- Garde la moi soigneusement, je dois voyager demain, je te la réclamerais à mon retour!
- D'accord ! Dit Finda.

Mais lorsque Guinèmati s'en allas, ce ne fut que quelques heures avant que son portable ne sonnassent. Quand elle décrocha, s'était Samoura à l'appareil.

- Finda ! Dit-il.
- Oui Samoura, comment vas tu?
- Bien, et toi ça va? Et ton Mari?
- Mon mari se porte bien, il est sorti il y a quelques heures !
- Et il t'a dit où il allait?
- Il m'a dit qu'il avait une réunion d'affaire et qu'il ne pourra revenir que demain matin !

A sa réponse, Samoura se tut quelques secondes.

- Tu voulais parler avec lui ou...?
- Justement ce n'est pas avec lui que je veux parler mais avec toi. Écoute moi Finda, il t'a confié quelques choses avant de sortir?
- Oui, une valise !
- C'est bien ce que je craignais. Écoute moi bien, tu vas prendre cette valise, tu possèdes un sac à main?
- Oui !
- Bien tu vas vider la valise, mettre son contenu dans ton sac à main, prend une seule complète et sort vite de la maison !

Comme il parlait assez vite, elle n'eut pas le temps de lui poser des questions, elle avait une petite panique qui lui tracassait: Que ce passe-t-il? Se demandait-elle.

Samoura raccrocha en attendant qu'elle finisse. Cinq minutes après, il rappela.

- Allô !
- A tu fais ce que je t'ai dit?
- Oui je l'ai fait !
- D'accord ! Maintenant tu vas prendre ton sac, sortir doucement comme si tu sortais pour revenir bientôt, tu vas prendre un taxi et te rendre directement à la gare, tu vas t'embarquer pour Newsville, tu m'as bien entendu?

- Oui! Mais...

- Arrête de t'attarder, fait ce que je t'ai dit, je t'expliquerais tout après !

C'est ainsi que Finda, une vague de pensées fugitives dans la tête suivant à la lettre les recommandations de Samoura, sortit de la maison et s'en alla jusqu'à la gare.

Là elle se trouva une place dans un bus qui ne manquait que de deux passagers pour bouger. En attendant qu'un dernier passager arrive pour que le chauffeur allume son moteur et se mette sur la route, Finda rappela Samoura.

- Samoura, dit moi ce qui ne va pas si non je n'irai nulle part !

- Ecoute, on s'est tous tromper au sujet de la personnalité de son mari, en réalité c'est un trafiquant de femme, la valise qu'il t'a confié, s'était le prix de ta tête, si tu avais passé la nuit à la maison, des gens allaient venir te chercher dans la nuit pour t'emmener!

Au moment où Samoura parler, elle avait comme l'impression de rêver, mais elle ne rêvait pas, elle était bien éveiller. Sa gorge se referma, ses cordes vocales bouchèrent, elle n'avait plus de voix.

- Ecoute finda, n'en fait pas un drame, remercie Dieu qui nous a dérobé des mains de cette personne, rentre chez nous et surtout dès que je couperais cet appelle, tu vas défenestrer ta puce de l'appareil et la jeter, je te laisse Finda et bon voyage!

- Je t'appelle à mon arrivé ! S'efforça-t-elle de dire.

- D'accord !

Et puis le chauffeur démarra le bus, Finda s'embarqua avec les autres passagers et puis ils se mirent en route pour le long voyage, direction Newsville.

Il se trouve qu'à la sortie de maison, Guinèmati s'était rendu auprès d'un de ses amis où il attendait l'appelle à la prière pour rentrer chez lui. Mais à sa surprise, alors qu'il dormait en pleine nuit, son téléphone clac-sonna, il se réveilla, regarda sur l'écran, s'était écrit : Moco domo. Moco domo, s'était son client à qui il avait vendu sa femme.

- Vient chez toi, j'ai une affaire pour toi ! Lui grogna l'homme.

- D'accord, et l'autre affaire, vous l'avez trouvé comment?

- Excellent, tu a droit à une récompense, vient vite me trouver chez toi !

Guinèmati sortie en pleine nuit, pris sa voiture et se mis en route, sans se douter de rien. Et quand il arriva, juste au moment où il franchissait le portail, Moco domo et ses compagnon se saisirent de lui, l'étranglèrent jusqu'à la seconde où s'arrêta son souffle, ses poumons se

dégonflèrent comme une chambre à air, du moins s'en était une, dans sa poitrine cachée, à jamais dégonflé, et puis il se tut, resta tranquille, tranquille, comme un cadavre au fond du désert perdu, s'était la fin et s'en était finit.

- Je ne manque jamais à une de mes affaires, tu as pris mon argent, j'ai pris ma marchandise !

Ils mirent Guinèmati dans sa propre voiture et l'emportèrent à la place de Finda.

L'époux empoisonné

Chapitre XII : Au bout de la patience, se trouve la liberté !

Le soleil avait pris son envol dans les cieux. La ville s'était réveillée avec tout son bruit légendaire. Le

Très tôt le matin, comme à son habitude Frank se libéra de sa couchette. Pris sa serviette noire, sa savonnière et se dirigea vers les toilettes intérieures où il prit son traditionnel bain matinal.

Il enfila sa veste favorite, ligota sa gorge avec sa cravate rouge neuve qu'il s'était offerte la semaine passée alors qu'il revenait du bureau et qu'il prit soin de jeter un œil dans le nouveau super marché qui venait d'ouvrir dans le quartier de Dar-ES-Salam pas loin de son appartement. Puis il s'assit sur le bord du lit, chaussa ses chaussettes et ses nouveaux souliers de mille dollars qu'il avait pris dans une occasion similaire.

- Sarah ! Sarah ! Appela-il.

- Oui mon époux chéri ! Répondit la voix qui semblait venir d'une chambre voisine. Quelques secondes après, elle se présenta devant lui, toute brillante.

- Fait moi un café au lait, je dois sortir !

Sans poser de questions, elle sortit pour s'exécuter.

Frank avala vite le café chaud, la veste sur le bras aux manches perlant vers le sol carrelé du salon, il sortit de là tout doucement. Juste avant qu'il ne descende de la véranda, il eut comme un petit mal dans le ventre qui brouillait tout à coup. Il s'arrêta une seconde et se résolu

définitivement :

- J'ai tout à coup le ventre qui gronde, mais je vais y aller quand même !

Daniel, son chauffeur qui avait déjà allumé le moteur pour le réchauffé, attendait à sa place, c'est à dire derrière le volant.

- On y va Dan ! Ordonna le patron.

Et puis le portier ouvrit le portail de la cour, puis ils se mirent sur la route entre les énormes bâtiments du quartier.

- Dépêche-toi Dan !

En quelques minutes de chemin, ils arrivèrent en fin dans la clinique de Frank. <> que la plus part des patients de Frank préféraient nommer par le diminutif : CBS clinique.

Entre temps, dans sa chambre, Sarah et Binta sa Seurre se préparaient à faire la fête. Elles essayaient à tour de rôle des robes luxueuses que Frank les avaient offert à chacune à l'occasion d'une partie de shopping dans les super marchés de la ville. Les rires dans la chambre résonnaient comme le tam-tam du vieux guéla quand il sert d'aphrodisiaque aux braves jeunes bourré de force qui cassent des rochers de fer pour fendre un chemin.

Benjamin le fils aîné de Frank était dans sa chambre. Grand passionné de littérature et d'Albert Camus, il avait les yeux et l'attention fondu dans les rues et les merveilleuses aventures de l'étranger. Mais le volume de la musique qui foutait de la chambre de sa mère ne tarda pas à attirer son attention, le tirer brusquement du monde imaginaire de l'étranger où il était fondu et voyageait à belle allure. Sorti de sa chambre, Benjamin se dirigea vers la chambre de sa mère.

- Qui est ce qui se passe ici Maman, vous avez organisé une fête ou quoi ?

- J'éteins la radio parce que je sais que c'est cela que tu veux me dire !

- En tout cas sa me ferai du bien de pouvoir tranquillement lire mon étranger !

- C'est bon, tu peux aller maintenant !

Benjamin retourna tout doucement dans son monde littéraire et recommença son dialogue absurde avec Camus.

Tout doucement, le temps passait avec le souffle ininterrompu du vent.

À midi, alors qu'elles étaient toujours fondues dans leurs joies maléfique, Sarah attendit le clac-son alarmant d'un véhicule qui semblait gardé dehors dans la cour. Elle baissa brusquement le volume, apprêta une oreille attentive et dit à sa compagne :

- Je crois qu'il est de retour, tu n'as pas entendu une voiture ?

- J'ai entendu ! Répondit Binta.

- Allons y voir !

Juste au moment où elles sortaient de la chambre, Daniel appuya sur le frein, ouvrit vite son portail, sortit et ouvrit le portail de derrière, puis avec le portier, ils sortent Frank qui gémissait déjà, une bave blanche perlant sur la joue sur laquelle il était couché sur le fauteuil de derrière.

- Qu'y a-t-il ? Qui est ce qu'il à, mon mari est-il mort ? S'écriaient chacune des femmes l'une après l'autre.

Sans dire mot, Daniel et le portier le mirent sur le lit dans sa chambre personnelle.

- Monsieur s'est effondré dans la clinique. Depuis ce matin déjà il se plaignait de maux de ventre, mais il avait minimisé les maux jusqu'à tout à l'heure quand il s'est effondré seule, il s'est efforcé de prendre son téléphone pour m'appeler et à mon arrivé il était dans un état très critique !

Benjamin et ses quatre frères se ruèrent sur leur père allongé dans mouvement sur le lit. Sarah et Binta se mirent à hurler déjà comme si s'en était en fin fini pour Frank. Le capot s'installa dans la maison en seulement quelques secondes.

Quelques minutes après, Un nouveau véhicule arriva.

- Je crois que c'est le docteur Drogan !

Puis l'homme munit de sa trousse de secours souleva le rideau et se dirigea sans saluer dans la chambre.

- Laissez nous s'il vous plaît, vous pouvez rester au salon pour me laisser travailler ! Déclara l'homme à la taille de girafe, dans sa blouse blanche qui livrait son identité aux yeux de ceux qui le voient.

- Vous avez entendu le Docteur, on doit le laisser travailler ! Dit Benjamin tout en se mettant en route vers le salon accompagné de ses frères et sa mère.

C'est ainsi que se retrouvant seule dans la chambre, le docteur Drogan posa sa trousse sur la table, sortit son tensiomètre et se pencha sur son patient. Il examina Frank de prêt, le ventre enflé et la bave sur la joue lui semblaient anormale pour un simple effondrement comme le lui avait décrit Daniel au téléphone.

N'ayant pas toutes les informations nécessaires pour l'établissement d'une ordonnance, il lui administra néanmoins quelques injections. Et puis il rangea sa trousse et sortit de la chambre.

Le voyant sortir, tout le monde qui l'attendait au salon se précipita sur lui:

- Docteur, comment vas Papa docteur ?

- Docteur, dite le moi si mon mari est mort, dite le nous docteur, je vous écris !

- Doucement, restez tranquille, il n'est pas mort, il est simplement dans un coma temporaire, je lui ai fait quelques injections et il ira mieux, ne vous inquiétez pas, laissez le là d'abord n'y allez pas ! Rassura le docteur.

En sortant du salon, il fit un signe à Benjamin de le suivre. Arrivé au portail de son véhicule il lui fit part de ses inquiétudes.

- Tu dois être le seule à avoir accès à la chambre pour l'instant, Veuille à ce que personne ne se faufile à l'intérieur quelques soit les motifs, tu comprends ? Insistait bizarrement le Docteur Drogon qui avait comme une sensation que quelqu'un enviait à la vie de son patient.

- Oui docteur, vous pouvez me faire confiance, je veillerai sur mon père ! Assura Benjamin

- Voici quelques produits qu'il doit prendre après son réveil, il lui tendit un bout de papier, tu enverras un de tes frères les chercher à la pharmacie. Je vais aller terminer le reste des examens dans mon labo, je vous contacterai pour les résultats ! Il voulut se remettre en route mais se rappela soudainement de quelques choses.

- Ben, attend, lorsque ton père se réveillera, si mes prévisions sont bon d'ici trois heures, il aura une grande envie de vomir, tu dois m'y aider immédiatement, sans perdre du temps, dès que tu auras l'occasion tu vas m'appeler, d'accord c'est très important pour mes analyses de labo !

- D'accord, ne vous inquiétez pas, je vous appelle dès qu'il se réveil !

C'est sur ces mots que le docteur Drogon s'en alla, la tête ailleurs, imaginant à l'avance à quoi ressembleraient les résultats que lui révéleront ses analyses de labo.

- J'espère que ce n'est pas ce que je pense ! Se disait-il toute seule en route dans son véhicule.

À la maison, Benjamin tout seule assis au bord du lit, avait les yeux rivés sur le visage de son père dans le coma qui se battait dans un sommeil profond, contre la mort qui le fêtait. D'une part prier lui faisait du bien et d'autres parts les paroles du docteur Drogon le rassuraient. Sa montre à la main, il surveillait le temps, comme un berger surveille son troupeau en terrain hostile.

Chaque seconde qui passait, était un pas vers le réveil de Frank. Ce fut une période longue qu'une décennie, mais elle s'en alla quand même comme tant d'autre. Au bout des trois heures, Frank bougea un doigt, Benjamin s'efforça de rester tranquille pour ne pas attiré

l'attention, il approcha le seau qu'il avait mis à côté pour en cas car le Docteur y avait formellement insisté.

Quelques seconde après qu'il ait bougé le doigt, il ouvrit les yeux et se leva directement en sursaut comme s'il revenait d'entre le mort. Benjamin se précipita vers lui

- Papa, En fin tu es réveillé !

- J'ai envie de vomir, aide moi à sortir !

-J'ai approché un seau pour en cas, le vol ci !

Frank se pencha sur le seau et commença à s'énervé une substance si noire qu'un venin. Durant une dizaine de minutes, il déversa sa bave dans le seau, son fils le tenant au front pour lui facilité la tâche. Et puis lorsqu'il eu comme l'impression que plus rien ne restait plus dans l'intestin, il réclama à voir à son fils qui lui tendit immédiatement une tasse d'eau car il avait pensé à l'avance à tout mettre à côté.

À peine Frank plongea la première goûte dans son estomac, on aurait dit qu'il venait d'appuyer sur un bouton déclencheur de vomissements, Une tout douloureuse secoua sa gorge, laissant passer la goûte d'eau qu'il venait d'avalé, drainant avec elle le reste de cette bave sale noire.

En quelques instants son ventre se reposa et les effrayants grondements qui lui venaient de l'intérieur fondirent au silence. Benjamin qui le tenait par la main, le donna encore une tasse d'eau, il mit une bouchée qu'il remua longuement et délicatement dans sa bouche pour nettoyer la commissure y restante, puis il cracha la bouchée dans le seau et se rallongea avec l'aide de son fils, Au beau milieu du lit.

- Je vais appeler le Docteur Drogon pour le donner des nouvelles !

Dès qu'il ouvrit la porte du salon, ses deux et ses frères se précipitèrent aussi tôt à l'intérieur en pleur. Chacun se mis d'un côté inconsciemment, les yeux fixés sur Frank, ils l'imaginaient dans le grave des souffrances.

S'était un spectacle à la fois affreux et digne de pitié. Sarah et Binta échangeaient sans arrêt du regard qu'elles seule pouvaient définir, puis la main sur la bouche, elles pleuraient.

Durant plusieurs jours, ce spectacle dont les épisodes de pleures et de peur se succédaient tranquillement ne cessa point. Benjamin ne quittait pas son père des yeux, car à chaque fois qu'il s'éloignait de quelques mètres de lui, les mises en gardes du Docteur Drogon lui revenaient en face et il y retournait à l'immédiat.

- Il faut qu'on essaye d'éjecter Benjamin de là et qu'on s'occupe de lui, si non on est foutu !

Dix jours plus tard, Sarah s'arrangea avec vent et marrée pour convaincre à son fils de lui laisser s'occuper de son père. Sous la pression de sa mère, Benjamin ne pu s'empêcher d'y répondre favorablement.

Frank fut alors transféré dans la chambre de Sarah. Benjamin eu comme une illusion d'une lueur d'espoir qui était en phase de briller sur la maison et la famille qui avait si bien manqué de joie depuis si longtemps.

Les deux femmes dans l'obscurité se réjouissaient d'en fin pouvoir terminer la mission commencée.

- Pourquoi on ne l'étrangle pas pour en finir ? Proposa Binta, un soir alors qu'elles étaient en mini briefing dans la cuisine où elles se regardaient de temps en temps pour se donner des idées.

- Idiote, tu crois que si on l'étrangle sa ne se saura pas, il faut qu'on laisse la souris travailler petit à petite, tout doucement elle va ronger la pâtée et rien que quelques jours pour qu'elle épuise son repas, patience vieil sorcière !

- On fait quoi de son sorcier de frère qui ne cesse d'appeler ? S'inquiéta Binta.

- Justement, j'ai éteint ses appareil, plus personne ne pourra le joindre s'il ne passe pas par moi !

Tout ce débat entres coépouse se passait à oui-clos, secret de femme, même le vent ne saurait déchiffrer ces mots et les mener dans les oreilles de Benjamin ou de personne d'autre.

Durant les jours suivants, à chaque fois que Youssef le faire de Frank qui il y a quelques années vivait lui aussi à Dar-ES-Salam mais qui avait dû rentrer au pays pour s'y établir avec sa famille, Sarah répondait ou même laissait l'appareil crier jusqu'au bout de sa sonnerie. Et avec sa voix la plus humaine, elle le rassurait que Frank allait de mieux en mieux, sans savoir que le souhait qu'elle formulait allait être ce qui vas mettre en pièce ses espoirs.

Au quinzième jour depuis son effondrement, Frank se sentit mieux, il en profita pour sortir de l'argent qu'il avait de côté pour le confier à Binta.

- Tu va garder cet argent, ces un million, si je me rétablie je viendrai te les réclamer, si je termine ici, tu les mettras de côté pour mes héritiers !

Binta pris l'argent et le mis de côté. Le lendemain, fit part à sa confidente de la l'argent que lui avait confié son époux.

Aux dix huitième jours de Frank au coma, elle appela Sarah dans le couloir habituel et lui parla des deux cent mille que Frank lui avait remis il y a deux jours. Au terme de l'entrevue elles

décidèrent de se partager l'argent entre elles pendant qu'elles en avaient encore l'occasion.

Binta remis discrètement cent mille à Sarah.

- J'ai partagé à part égale, tâche de bien dépenser ta part ! Lui avait elle chuchoté dans l'oreille.

Frank vivait dans la ville de Dar-ES-Salam depuis deux bonnes décennies, mais il n'y était pas né, il n'y était donc qu'un simple étranger comme on dit. Par contre, Sarah sa première épouse était elle né dans cette ville, elle y a grandi au près de ses parents, elle y était chez elle.

Pour la petite histoire, après l'arrivée de Frank dans cette ville, il ouvrit sa clinique et avec la communication intense qu'il adopté pour sa promotion, il fut vite connue comme un médecin généraliste chevronné. Les patients affluaient auprès de lui chaque jour. Frank avait suivie une formation de psychologie, à l'époque cette discipline n'était pas aussi étendue dans la ville, ce qui lui faisait une chance de plus de faire plus de renommée dans cette partie de la terre où le destin semblait lui avoir réservé un énorme butin.

Vite il eu des connaissances jusqu'au sommet du gouvernement locale. Parmi ces connaissances il y avait Karifan, le chef de cabinet du Ministre de la santé. S'était un homme très populaire dans les rues de Dar-ES-Salam, partout sur des panneaux, étaient affichés des photos de lui, Au côté de grandes personnalités politiques du pays. À travers la connaissance de Karifan, Frank rencontra même le Ministre qui vue en lui un grand homme bourré de professionnalisme.

- Je vais parler de toi et de ta clinique au président de la république ! Lui avait promis le Ministre.

En seulement quelques années dans cette ville, Frank avait réussi à S3 forger une renommée digne de ses compétences.

Une fois, dans une de leurs conversations, Karifan lui avait parlé de sa nièce qui était malade depuis quelques années, elle souffrait d'une dépression. Frank lui avait alors demandé de l'accompagner à la clinique pour voir s'il pourrait faire quelques choses pour elle.

- Je te promets, ne me dis pas son nom, tu m'as dit qu'elle ne parle pas n'est ce pas ?

- Oui, cela fait deux ans qu'elle ne parle qu'avec des signes !

- Je te promets qu'après deux mois de traitement dans ma clinique, c'est elle même qui me dira son nom !

C'est ainsi que deux semaines plus tard, Karifan arriva chez lui avec une jeune femme dont la beauté n'avait pas disparue d'un pouce, malgré toutes ces années de dépression qu'elle avait

traversé, avec tout ce que sa implique d'avoir le cerveau troué.

Depuis ce jour, la jeune femme venait suivre son traitement chez Frank et au bout de seulement trois mois de travail, elle recouvrit sa santé longtemps perdue.

- Je m'appelle Sarah Salomé ! Dit la jeune dame !

Depuis ce jour, Karifan multiplie par trois la confiance que lui inspirait Frank. Il était même devenu comme le nouveau promoteur de la clinique-bonne-santé.

Après sa guérison, Sarah éprouvait une reconnaissance hors norme pour celui qu'elle aimait appeler <> À son absence.

Pour lui manifester sa gratitude, Karifan le promit qu'il allait plaider auprès des autorités pour qu'une récompense lui dédié et que sa clinique bénéficie d'équipement de haute technologie de la dernière génération. Il ne se limita pas là, il lui proposa même un jour :

- Pour quoi tu n'épouserais pas ma nièce, je vois qu'elle ne parle plus que de toi depuis que tu l'as libéré de cet handicap mentale, si tu es d'accord, on va célébrer les noces sans tardé, et puis elle est très jolie, tu ne trouve pas ?

- Bien sûr que je la trouve très jolie, mais est ce que tu as pensé à ce qu'elle dira si tu lui parle de cela, peut être qu'elle a déjà un prétendant !

- J'ai compris, mon ami prépare toi, Pour la semaine prochaine, informé ta famille et tes amies, je m'occupe de tout !

C'est ainsi que Frank et Sarah furent mariés sans tarder.

Au bout de deux années de vie conjugale, Benjamin voit le jour et revigoré cet amour indescriptible qui liait ses deux parents. Et puis deux années plus tard, ils conçurent Youssef. La famille grandissait petit à petit.

Cependant depuis fort longtemps, Frank s'était contacté d'un appartement de deux chambre et salon, plus la cuisine et le magasin, s'était compréhensible, après tout il était tout seule, puis Sarah arriva et maintenant deux membres s'étaient ajouté à la famille, raison d'un pour penser à une plus grande maison, le prix du loyer était assez élevé du jour au lendemain, raison de plus de penser à une plus grande maison, et pour quoi pas une dont il est le propriétaire ?

Il consulta Sarah sur le sujet et elle lui donna son avis, s'était "Pour quoi pas ? "

Frank consulta ses comptes et se rendit compte qu'il avait assez de liquide pour s'offrir une maison de sa taille, luxueuse, somptueuse, qui mérite l'ovation du vantard qu'il est. Après tout il courrait dans la cour des grands, s'était mérité qu'il invité un ami et qu'il s'amuse à dire : <>

Ce n'est qu'une année plus tard que Karifan lui présenta Ferdinand, un agent immobilier dont l'agence était connu de toutes les grosses têtes de Dar-ES-Salam pour les gros contrats qu'il décrochait. Ferdinand lui promit de trouver un appartement dans les plus brefs délais.

Un moi après qu'il lui en ait parlé, Ferdinand lui fit parvenir un courrier, lui disant qu'il avait trouvé un client.

- C'est un entrepreneur qui veut délocaliser son entreprise dans la ville de Mwanza, il avait construit une maison qu'il veut vendre, et il a confié l'affaire à notre agence !

Ferdinand parvint à le convaincre et finit par recevoir un chèque d'un million.

De toute évidence s'était une bonne affaire pour lui, mais elle était tout aussi accompagnée de quelques conditions pas faciles à accepter.

En fait, à Dar-ES-Salam la législation sur les immeubles stipulait clairement que les étrangers n'avaient pas droit de disposer d'immeubles en leur nom, à condition qu'ils épousent une femme native, dans ce cas l'immeuble portera le nom de la femme comme propriétaire.

Toujours méfiant, Frank ne bondit pas sur l'affaire à la première occasion sans réfléchir. Il acheta la maison, mais n'arrangea pas les documents précipitamment, il garda tout juste l'acte authentique signé par lui, le vendeur et l'agence immobilière de Ferdinand ce qui lui offrait une garantie, en cas d'incident avant qu'il puisse avoir les documents justifiant la propriété.

À peine il annonça à Sarah :

- Nous avons en fin, nos vrais chez nous, j'ai mis les papiers en ton nom !

La vente était bouclée, elle sauta de joie. En seulement quelques jours, elle mit tellement de pression sur lui qu'ils y emménagèrent sans tarder dans leur nouveau chez eux.

Devenus très incluant dans la ville, Frank se fit une énorme fortune avec sa clinique et les bonnes relations qu'il avait réussi à entretenir avec de grandes personnalités de la ville.

Au bout de six mois dans sa propriété, Sarah accoucha d'un nouveau garçon. Frank se senti très heureux de ce nouveau cadeau que le tout puissant venait de lui offrir. En guise de récompense pour sa femme Sarah, il fit construire une nouvelle maison à étage pour ses parents qui quittèrent aussitôt la banlieue où ils vivaient dans une maison à louer pour emménager dans leur nouvelle propriété. IL leur fit aussi une boutique bien chargée pour assuré la dépense. Ce qui lui évitait aussi toutes ces demandes sans arrêt de Sarah dont le seul alibi pour demandé de l'argent était devenu :

-<>

De la naissance de Benjamin à celle de Youssef, jamais discussion bruyante ne s'était encore mêlé entre eux. Une famille heureuse fondé sur le principe du respect mutuel et de la consanguinité s'était petit à petit formée et avait atteint un tel niveau qu'elle devenait indéfectiblement liée. Une mère et un père exemple, implique directement des progénitures exemplaires.

Mais un jour Frank annonça à Sarah :

- Je t'informe que la famille au pays à décider de m'emmener une épouse, elle sera là dès la semaine prochaine !

Sarah eu comme une flèche mortelle qui lui perça au fond du cœur. S'était la seule dégoûtante des nouvelles que Frank lui avait annoncé jusque là, mais celle-ci était assez dégoûtante pour lui mettre dans un état de choc.

Pendant les jours qui ont suivis, elle avait comme l'impression de vivre dans un autre monde, tout contraire à celui qu'elle avait vécu de toute sa vie. Elle imagina toutes les scènes possible, elle ne trouva pas autre solution que d'attendre la venue de la nouvelle épouse de son époux, après tout celle-ci devra lui accordé un totale respect en tant que première épouse et donc capitaine de la maison après Frank.

- Je m'arrangerai pour qu'elle devienne ma marionnette et en suite avec elle je montrerais à cet homme le vrai visage d'une femme !

Se décida-t-elle en fin. Elle fit alors comme si de rien n'était, car Frank avait aussi annoncé la nouvelle à Benjamin et ses frères et avec réussi à créer un lien entre eux et la nouvelle maman avant même qu'elle n'arrive à la maison.

Et puis un soir aux environs du crépuscule Frank revint à la maison avec une dame,

- Benjamin, vas mettre cette valise dans la chambre inhabité.

Au petit matin avant contrairement à son habitude Frank ne sortit pas dans sa veste, il sortit dans une simple chemise et un djinn, ce qui signifiait pour toute la famille qu'il n'irait pas à la clinique ce jour là.

Frank s'assit au salon, regarda un peu des images. Binta se réveillant, sorti et le trouva là, ils se firent de brèves salutations. Quelques minutes après, Frank fit appel à Benjamin et lui dit :

- Fait moi venir ta mère et tes frères !

Tous se rassemblèrent au tour de lui. Il leur présenta Binta dans une toute nouvelle tonalité.

Durant les premières semaines, vivre avec deux épouses dans la même maison était tout sauf facile. La plus part des habitudes étaient soit à laissés, soit à partager à part égale. Il n'en

était pas habitué. Mais finalement le temps eu raison sur lui pour lui inculqué de nouvelles habitudes. Il se débrouillait tant bien que mal pour maintenir la quiétude familiale depuis longtemps entretenue dans la maison.

Binta et Sarah géraient à bien leur relation de coépouse, chose qui n'est pas tout le temps facile, mais il fallait soit y adhérer, soit déguerpir les lieux et chacune des deux semblait avoir choisi la première option.

La seule fois que Sarah s'était plain, elle voulait un divorce.

La petite histoire se situait à un moi plutôt quand elle demanda à Frank de lui louer un appartement à part à fin qu'elles y vivent avec ses enfants par ce qu'elle commençait à se sentir pas trop à l'aise dans cette maison. Frank la regarda bien dans les yeux et ne lui dit pas mot.

Au bout du moi après qu'ils aient eu cette conversation, elle arriva au bout de sa patience. Un matin alors que Frank s'était très tôt rendu à la clinique, elle rangea sa valise et alla rejoindre ses parents. Ce, malgré les pleurs et les supplications de ses enfants.

Sarah resta trois semaines auprès de sa famille, Une période durant laquelle elle profita pour demander bons conseils à sa mère. Et puis elle décida d'elle même de revenir à la maison sans prévenir. Frank ne le dû qu'à son retour de travail quant il l'a trouva devant la télé au salon.

Depuis ce jour, Sarah devint encore plus douce qu'avant. Elle fit de Binta sa confidente et vice versa, les deux semblaient avoir trouvé une combine sur Frank.

Mais pour l'homme, tant que tout vas bien dans la maison, il n'y avait point de soucis à se faire. Toutes fois, un brusque changement de cette envergure envoi toujours à se douter de quelques choses, il les laissait faire, mais s'en méfiait un peu quand même.

Entre elles, Sarah décida de passer à l'action. Elle parvint à convaincre Binta que cette maison pouvait les revenir à toutes les deux, pourvue qu'elles combinent ensemble pour se défaire de : <> Comme elles s'amusaient à le nommé derrière lui.

- Lorsque je suis partie retrouver ma mère, elle m'a ouvert les yeux et m'a même donné une solution rapide pour régler le problème sans que personne ne se doute de rien !

- Et de quoi s'agit-il ?

- Cette potion, lui dit elle en lui montrant une petite boîte, il suffit de verser une goûte dans la soupe ou dans un café laiteux et s'arranger pour que Monsieur en prenne une seule cuillerée, Une seule !

- Et qui est ce que sa fait ?

- À ton avis ?

- Fin de l'histoire ?

- Oui, point finale pour Monsieur Thérapeute, et après, elle fit parcourir son regard partout, tout ceci, toi et moi, à volonté, mais il ne faut pas que l'enfant se doute de quelques choses, ni personne d'autre d'ailleurs !

Au terme de cette conversation, Sarah se chargea de passer la soupe à Monsieur, Binta n'avait qu'à la fermer et regardé faire Madame experte.

Ce dont Binta ne se doutait pas, c'est que Sarah ne faisait pas de crédit, ni de cadeau. Chaque acte qu'elle faisait était le fruit d'un calcul bien mûri avant d'être amorcé. L'idée était d'utiliser Binta pour arriver à ses fins après quoi, se débarrasser des obstacles pouvant se mettre entre elle et sa maison, qui qu'il soit.

C'est ainsi qu'arriva en fin le jour où Frank s'abreuva de ce café au lait sans se douter qu'après tant d'années ensemble et tant d'enfants, tant de services rendus, Sarah pouvait encore en vouloir à sa pauvre âme.

Il n'ignorait pas qu'une femme quand elle veut est prête à tout, à tout pour y arriver, mais il n'imaginait pas qu'un simple appartement pouvait être la cause d'un tel acte d'une femme à l'égard de son époux.

À mesure qu'il se sentait mieux après avoir pris les produits que lui prescrivait le Docteur Drogan, Frank retrouvait petit à petit ses esprits.

Il avait depuis quelques jours déjà migré vers la chambre de Binta.

Quand Binta se retrouvait à l'intérieur, elle mettait un masque pour se couvrir le nez, et des gants pour toucher Frank.

Au bout d'un moi, Frank parvint à se lever par lui-même, sortir dehors et prendre de l'air, puis rentrer quand il en avait envie.

- Appel moi ton frère Benjamin !

Binta fit venir Benjamin.

- Benjamin mon fils, je ne sais depuis combien de temps je n'ai pas pris une douche, met moi de l'eau dans un seau !

Après un moi, Frank pris en fin une douche et se dévêtu des vêtements qu'il portait depuis le jour qu'il s'était effondré. Il reprit aussi ses appareils qu'il ralluma et réactive la communication

avec la famille et les connaissances.

À l'issue d'un appel téléphonique, le docteur Droган se déplaça pour venir le voir.

À l'arrivée du Docteur Droган, il eu une longue conversation avec son patient.

- Monsieur Frank, je ne sais pas comment vous annoncer cela mais pour vous en faire une idée, le fait qu'on se retrouve ici en ce jour, est un vrai miracle de Dieu !

- Je sais Docteur, dites moi juste ce que vous avez à me dire, je saurais m'y prendre, ne vous inquiétez surtout pas !

- Monsieur Frank, j'ignore comment, mais quelqu'un vous a fait. Consommé un poison !

- Un poison ? S'écria Frank dans un ton remplie de surprise.

- Oui un poison, voici les résultats des examens de mon laboratoire, il tendit à Frank la fiche contenant ces résultats. il s'avère qu'on a retrouvé dans votre sang des traces d'une potion mortelle qui, si elle n'avait pas vite été ralenti dans sa propagation dans votre corps aurait arrêté le bâtiment de votre cœur en moins de trois jours, ce qui aurait provoqué une mort subite !

Frank, les yeux sur ces résultats était confus pour la première fois de sa vie qu'une telle chose lui arrivait.

- Vous avez bien vérifié vos résultats Docteur ?

- Monsieur Frank, je sais ce que vous ressentez à présent, mais sachez que j'ai répété plusieurs fois mes analyses et les résultats sont toujours les mêmes, ce n'est pas la première fois que je traite de telle surprenant cas, ce qui est plus surprenant surtout, c'est que toutes les victimes dont j'ai analysés les échantillons s'était pour des faits d'autopsie, vous comprenez pour quoi j'ai dit que cette retrouvaille entre vous et moi aujourd'hui est un miracle !

- Merci Docteur, Merci d'avoir été là aux bons moments, vous m'avez sauvé la vie et je ne peux vous payer pour sa, de la même façon que je ne peux vous payer pour avoir été franc avec moi, je vous suis redevable !

- C'est un devoir Monsieur !

Et puis le Docteur Droган s'en alla.

Frank, seule, assis dans une confusion totale, Une vague de questions dans la tête, désorienté, ne savait plus quoi faire.

Il appela Youssef qui jouait à-côté et lui dit:

- Dit à ton grand frère de venir !

Benjamin arriva et s'assit au près de lui, mais à peine il fixa les yeux sur son père il s'aperçu de ce visage obscure qu'il présentait.

- Papa, ça va ?

- Oui, mon fils, je vais mieux, Dieu merci !

- Youssef m'a dit que tu me voulais !

- Le Docteur Droган est venu ici !

- Oh oui je l'ai vue partir dans sa voiture !

- Nous avons eu une longue conversation, il m'a apporté les résultats de ses analyses de labo, jette un œil ! Il lui tendit le papier qu'il détenait à la main.

Benjamin se pencha sur la feuille et commença à le parcourir silencieusement. Lorsqu'il termina la lecture il avait la main sur la bouche, ébahis plus que jamais, il leva les yeux sur son père et compris en fin ce qui obscurcissait son visage.

Brusquement il se leva et voulu se rendre dans la maison, mais Frank compris son intention et le retint par la main.

- Non, assied toi mon fils, c'est bien ce que tu as vue, mais qui est ce que tu crois que j'ai ressenti quand le Docteur m'a remis ces résultats, En instant je me suis dit que sa aurait été mieux que je succombe de cette maladie, mais quand j'ai élargie réflexion, j'ai compris que Dieu ne m'a pas laissé en vie pour rien, il m'as laissé pour vous mes enfants, Pour que je puisse tout préparer pour vous avant que ne finisse mes heures, et c'est bien ce que j'ai l'intention de faire dès que je retrouverai mes forces !

Malgré le souhait de Frank de garder la nouvelle au sein de la famille, Benjamin se révolta contre ses deux mères.

- Je comprends en fin pourquoi il tenait à ce que je ne m'éloigne pas de toi même d'un mètre !

De là, Benjamin fit réunir toute la famille au salon.

- Je n'aurais jamais imaginé qu'une telle chose puisse arriver chez mais, elle a bien finit par arriver. Maman, Tantine, on sait maintenant pourquoi Papa est tombé malade et pourquoi il vomissait tellement. Il s'interrompit une seconde. A ces mots, les deux femmes échangèrent des regards. Puis il reprit: Le Docteur à envoyer les résultats des examens de labo et il s'avère que Papa à été empoisonné, ici même par un membre de la famille ! Surpris de cette révélation, tous les enfants se prirent la tête et s'écrièrent : Quoi, Papa empoisonné ? Par qui ?

- Par qui, c'est bien la question, mais on sait bien c'est par qui, l'intéressé à eu la chance que Papa s'est rétablie, si s'en était finit autrement et que ces résultats soient révélé, j'aurais moi

même tout mis en œuvre pour qu'elle passe le restant de ses jours aux Confins d'une cellule !

Depuis ce jour, Benjamin et ses frères décidèrent de s'occuper de leur paternel. Sarah et Binta furent laissées pour compte, personne ne les adressait la parole, personne ne les donnait ni les réclamait rien. Benjamin s'occupait lui-même de cuisiner la nourriture de son père, Youssef apportait de l'eau, Hafiz ou s'occupait de nettoyer la chambre et les deux autres Oumarou et Mansour s'occupaient du reste.

Ce fut ainsi durant des jours. Frank reprenait ses forces progressivement, les produits que lui avait apportés le Docteur Drogan lui étaient d'une utilité sans pareille.

Mais juste un après midi alors qu'il prenait de l'air dans la cour, deux agents de police vinrent le trouver :

- Bonsoir Monsieur ! Salut le premier arrivé.

- Bonsoir, En quoi puis-je vous aider ?

- Êtes-vous Monsieur Frank ?

- Oui, je le suis !

- Une plainte contre vous a été déposée dans notre commissariat ce matin, vous êtes appelé à répondre !

- Une plainte ? Par qui ?

L'agent lui remit alors la plainte qu'il lui parvint lui-même. S'était encore plus surprenant que quand le Docteur lui avait remis les résultats du labo. Les plaignantes étaient Sarah et Binta.

Les agents tenaient à retourner au poste avec lui, mais il assura qu'il sera après eux. Frank présenta la plainte à Benjamin et fit venir le grand imam du quartier qui afin qu'il témoigne de lui-même de la plainte que sa propre famille avait portée contre lui. L'imam Ghassim le conseilla de garder la plainte à côté, le temps de souffler et réfléchir mieux avant de se rendre en face des agents de police.

Le fait est que l'imam fit voir à Frank que le statut d'étranger qu'il avait dans cette ville le rendait défavorable devant Sarah, Binta elle n'était qu'un pion inconscient dans cette affaire. Il convenu avec l'imam Ghassim de se rendre au commissariat le matin. Frank prit la plainte et la mit dans l'armoire de la chambre de Sarah dans le but de revenir la prendre le matin quand il sera prêt à répondre.

Le matin quand il revint pour reprendre le papier, il ne le trouva point. Il interrogea Sarah qui jura ne pas l'avoir pris. Personne ne retrouva la plainte. Néanmoins il se rendit au commissariat avec l'imam et Sarah.

- Monsieur Frank, la dame ici, votre femme je veux dire, est venu nous voir, elle a porté plainte contre vous et demande le partage de vos biens à fin qu'elle soit en possession de sa part !

- Vous me le demandez ?

- Oui, je vous demande ce que vous dites de cela ?

- Monsieur l'agent je vais être franc avec vous, si elle est venue vous demander de partager mes biens pour lui remettre sa part, c'est elle qui a quelques choses à dire pas moi, je ne sais même pas sur qu'elle base elle demande un partage de bien sur lesquels elle n'as quasiment aucune part, sauf celle que je déciderai par ma propre volonté de lui donner, excusez moi, mais ce n'est pas à moi de m'expliquer !

- Madame Frank, on vous écoute !

- Commissaire, moi je vous ai dit tout ce que je veux dans ma plainte !

- Je vous demande de le dire pour que tous les présents ici l'entendent de votre propre voix !

Sarah eu une petite hésitation dans un premier temps mais elle devait parler ou se taire, dans le premier cas elle assume et dans l'autre, elle met en doute ses propres désires. Elle choisit le premier.

- Je veux qu'on me remette mes parts de biens c'est tout ce que je veux, rien d'autre !

Les mains enfilées, flanqué sur la raide chaise en face de Frank, Ghassim et Sarah, le commissaire était en face d'un litige dont l'accusé est en même temps victime de son statut d'étranger sur le sol.

- Madame, avez vous bien pensé avant de porter plainte contre votre époux ?

- Oui j'ai très bien pensé !

Il sourit alors et poursuit.

- Dites moi, depuis combien de temps vous êtes ensemble ?

- Depuis 30 ans !

- Combien d'enfant avez vous fait ensemble ?

- cinq garçons, mais pourquoi toutes ces questions ?

- Vous savez que je suis marié depuis cinq ans cette années, ma femme et moi somme les meilleurs amis du monde, seulement, nous n'avons pas encore eu un bébé, vous avez de la chance !

- Commissaire et si vous passiez aux choses sérieuses ? S'impacienta Frank qui avait hâte de quitter l'enceinte de ce commissariat.

- Madame Frank, je voudrais vous dire qu'en portant plainte contre votre mari, vous n'avez pas mûrie réflexion, je suis désolé de le dire ainsi. Le fait est que les motifs de la plainte ne peuvent être satisfaits du fait que les conditions ne sont pas réunies pour cela. Selon la loi ce genre de requête ne peut être jugé recevable que dans les cas où les partenaires sont divorcés ou entament une procédure de divorce. Or dans le cas qui vous concerne, il n'y a pas divorcé, Monsieur Frank ne vous a jamais fait part d'une intention de divorcer de vous, et même si s'était le cas, ce ne serait qu'une simple intention, vous me voyez venir j'espère ?

- Oui, je crois !

- Ce que je veux vous faire comprendre c'est que vous feriez mieux de retirer votre plainte, parce que même si je vous renvoyais devant un juge, vous n'en tirerez que des regrets, pensez à l'image que vos enfants retiendront de leur mère. Vous voulez qu'ils retiennent de vous cette mère qui avait traîné leur père en justice alors qu'il sortait à peine de Maladie, ce pour une part éphémère de biens matériels, Madame Frank, je ne suis pas contre le fait que vous portez plainte contre votre Mari, mais je suis surpris des motifs qui vous emmènent à le faire, vous comprenez ?

L'imam qui était fondu dans une écoute attentive et un silence total décida en fin de se mêler de la conversation.

- Mon commissaire vous permettez ?

- Allez-y image, on vous écoute !

- Merci, commença-t-il, je suis vraiment ému par la manière dont vous gérez cette affaire. Vous savez, dans un couple, il peut arriver tant de hauts et de bas, de verts, des pas mûres, mais on considère tout cela comme des problèmes de couple qui apparaissent et disparaissent de temps en temps. Je ne suis certainement pas aussi vieux que sa mais, j'ai eu à intervenir dans de nombreux problèmes de couple, des maris qui ont battu leur femme, des épouses qui ont quitté leur époux pour manque de dépense, et bien d'autre cas, mais j'avoue que c'est la première fois que je participe à un tel cas !

- Vous aussi ! Précisa brusquement le commissaire.

- C'est la première fois, continua L'imam, que Dieu me met en face d'un tel cas. Madame Frank, il se tourna vers la dame, Vous me connaissez depuis votre emménagement dans ce quartier, je suis de nature à ne m'impliquer que dans des cas qui le méritent. Depuis votre arrivée parmi nous, j'ai toujours eu du respect pour vous, je vous ai longtemps pris avec votre époux et vos enfants comme une famille modèle, paisible, tranquille, où chacun connaît sa place et son rôle. Ma femme peu témoigner, j'ai toujours apprécié cette harmonie que j'admirais tant chez. C'est pourquoi je vous écouterai comme l'as déjà fait le commissaire, de mieux réfléchir à ce

que vous êtes au point de faire. Monsieur Frank est là, c'est pour moi l'une des personnes les plus respectueux et respectable que j'ai eu à croiser. Je sais que personne n'est parfait, il n'y a que le tout puissant qui est parfait, mais je lui connais comme un homme qui se bat corps et âme pour subvenir aux besoins de sa famille et même ses voisins, jamais personne ne s'est plaint de lui, du moins avant aujourd'hui. Madame Sarah, je vous parle en toute sincérité, si vous manquez de quelques choses, exigez que Monsieur Frank vous le donne s'il en a les moyens, c'est son devoir en vers vous en tant qu'époux, mais allez jusqu'à intenter des poursuites devant la loi, c'est un peu précipité de votre part. Racontez cette histoire à qui que ce soit, il vous dira la même chose. Monsieur Frank est là, s'il avait fait du tort à vous, je le lui aurai reproché, mais il vient de sortir d'une longue période de coma, je ne crois pas qu'il vous ait fait du tort pendant qu'il se battait contre la mort. L'imam avait eu une dizaine de minutes pour s'exprimer, la gorge séchée, il se la mouilla avec une tasse d'eau que lui tendit le commissaire. Et puis il continua: J'ai beaucoup parlé mais j'estime que c'est normale, ça va d'une bonne intention. Madame Frank, je vous demanderai de ne pas pousser cette affaire au delà de cette enceinte, du moins si ma parole compte pour vous !

C'est là que l'imam se limita pour mettre un point final sur ses premiers mots. Le commissaire reprit la parole et finit par faire changer d'avis à Sarah qui semblait avoir retrouvé la raison.

- Je retire ma plainte ! Déclara-t-elle d'un seul coup dans sa tonalité un peu démotivée.

- Madame, je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas contre le fait de porter plainte, mais je considère que les motifs sont irrévocables. C'est donc la meilleure décision que vous ayez pris !

Il sourit une seconde, puis se tourna vers Frank le silencieux:

- Monsieur Frank, Imam, vous avez entendu la déclaration de votre épouse, elle retire sa plainte. Par conséquent rien ne vous retiens plus ici, vous êtes libre de rentrer chez vous !

C'est ainsi que Frank, L'imam et Sarah se remirent en route pour la maison. Arrivé à la maison, Sarah informa Binta de ce qui venait de ce passé. Ensemble elles finirent par tirer conclusion que leur coup venait de foirer pour de bon.

Le temps continua son cœur ininterrompu. Dans la famille, les enfants décidèrent de ne plus adresser la parole ni à Sarah leur mère, ni Binta. Ils s'occupaient sans avoir assez de leur père, qui ne manquait plus de rien.

Une semaine plus tard, Binta que la nouvelle façon de vivre dans la famille ne convenait plus, ne supportait plus cette façon de vivre. Rester dans un palais sans jamais adresser la parole, sans que personne ne lui en adresse, s'était comme vivre dans les confins de la terre ou au fond des océans.

Elle essaya une nouvelle combine pour se faire un gros paquet, elle sollicite les services d'un avocat sur une possibilité de demande un partage de biens si elle parvenait à signer un acte de divorce avec Frank, mais elle se heurta aux mises en garde de l'avocat et senti qu'elle n'avait aucune chance d'y parvenir. Elle décida quand même de s'en aller.

C'est ainsi qu'un matin, elle déclara à Frank qu'elle désirait retourner au pays définitivement. Frank n'y vue pas de soucis à se faire et lui accorda à condition que son départ de la maison entraînait le divorce entre eux, il lui accorda son vœux. Il l'emmena au garage et lui fit choisir une voiture qu'elle prit pour elle. Frank lui signa un chèque de un million.

Libre, Binta pris les huit cent mille qu'elle avait déclaré à Frank avoir consommé, paya Daniel le chauffeur qui l'aida à envoyer la voiture au port et l'embarqué. Elle prit sa valise, emprunta un taxi qui l'emmena à l'aéroport où elle s'embarqua et s'envola dans le gros oiseau sur les sentiers invisible caché au fond des nuages.

Remerciements

À Mouctar Garanké Diallo pour avoir été le premier à m'offrir un cahier pour que j'y écrive ce que d'autres appelaient des baratins.

Amadou Djouldé Barry pour son soutien.

Alhassane Wora Diallo qui me fit comprendre que j'étais en mesure d'aller jusqu'au bout.

Youssouf Barry qui me submergea de ses conseils.

Ramatoulaye Dieng dont sans doute la prophétie se réalise en moi.

Amadou Barry, Idrissa Gawal Baldé le maitrisard, Bappa Oury, qui m'ont tous les uns par un mot « Courage » les autres par un geste, donné une aide indéniable pour l'aboutissement de ce rude travail.